

LE MONDE ILLUSTRE

ALBUM UNIVERSEL

20e ANNEE—No 56

MONTREAL, 23 MAI 1903

40 PAGES, 5c. le Numéro



MUSICIENNE

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION

Édifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques. I

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.Quatre mois, \$1.00. - - - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - - - Six mois, - \$1.50

Je vais vous conter une histoire vraie, qui a tout le mérite d'être invraisemblable, et qui prouve, une fois de plus, que les romans inventés sont bien inférieurs à ceux de la vie réelle.

Toutefois, si je me livre à cette narration, ce n'est pas pour le plaisir que j'y trouve, mais bien pour démontrer deux choses que je n'ai pas inventées, c'est qu'on ne saurait trop prendre de précautions quand il s'agit de mariage, et qu'il ne faut pas se laisser éblouir par les gens portant un beau titre et qui ont toutes les qualités négatives de ce que l'on est convenu d'appeler les hommes du monde.

Pour ce qui regarde les précautions à prendre en cas de mariage, elles se résument à ceci : s'assurer de l'identité et de l'honorabilité du personnage à qui l'on a affaire, et suivre scrupuleusement les formalités légales.

Cela ne suffit pas pour avoir la certitude du bonheur, je le sais, mais au moins, on est sûr d'être légitimement marié.

Les mariages par enlèvement, baclés en tapinois, n'aboutissent que trop souvent à des ruptures violentes et à l'irréparable.

Quant à la manie de rechercher les gens à titres, c'est là un mal américain qui est très répandu chez nos voisins, et qui commence à nous gagner un peu.

Que de fois n'avez-vous pas vu accueillir à bras ouverts des individus sans instruction, sans talent, sans le sou, mais porteurs d'un titre plus ou moins contestable, pendant que l'on fait grise mine à un brave garçon, qui a tout ce qu'il faut pour réussir et devenir un homme vraiment supérieur !

Que de jeunes filles sont victimes de cette aberration de jugement !

—♦— Lady Russell, dont l'aventure fait en ce moment les frais de la conversation de l'aristocratie anglaise, en sait quelque chose.

Lady Russell est une charmante jeune femme, dont la destinée semble être de ne pas trouver le bonheur dans le mariage.

Américaine très riche, ne rêvant que d'épouser un homme titré, elle s'estima trop heureuse d'accorder sa main et ses millions à lord Russell, quand celui-ci lui fit le très grand honneur de lui demander les deux. Hélas ! l'illustre gentilhomme était déjà marié. De là, procès, divorce, condamnation du lord à la prison, etc., etc.

Et Lady Russell, se retrouvant libre, n'étant ni fille, ni femme, ni veuve, se promit bien de prendre plus de renseignements et de précautions quand elle se déciderait à nouer de nouveaux noeuds conjugaux, quoique toujours préoccupée d'avoir un titre.

C'est la hantise du titre qui l'avait perdue et qui devait la perdre encore.

—♦— Elle ne savait pas qu'une femme de la haute société de Londres l'épiait, comme un tigre guette sa proie.

Elle avait perdu le souvenir d'une scène qui s'était passée, un certain soir de sa courte vie aristocratique, soir fatal où elle avait cruellement froissé, blessé une autre femme.

C'est cette femme qui avait juré de se venger, et qui parvint à réaliser les extravagances les plus échevelées de "Ruy Blas", où Victor Hugo nous montre Don Salluste songeant aux moyens de se venger du mépris de la reine d'Espagne.

Oh ! mais je vais construire, et sans en avoir l'air, Une sape profonde, obscure et souterraine.
Oh ! je me vengerai ! Comment ? Je ne sais pas.
Mais je veux que ce soit effrayant ! ...

Elle cherchait donc le moyen de se venger quand le hasard mit sur sa route William Brown, cocher et fils de cocher, mais cocher grand genre... dans son genre. Son père avait été longtemps au service d'une grande famille, en Autriche, et c'est dans ce pays que le jeune William avait appris l'allemand, qu'il parlait très purement. Il avait reçu une assez bonne instruction et rêvait de devenir quelque chose de mieux qu'un cocher, mais tous ses efforts étaient restés stériles et il avait été forcé d'en revenir à son premier métier.

Beau garçon, ayant un certain vernis acquis au frottement de ses maîtres, il était suffisamment superficiel et nu. pour remplir parfaitement le rôle d'homme du grand monde.

La dame l'apprécia à sa juste valeur, et vit du premier coup d'oeil que c'était bien là l'outil que l'enfer lui envoyait pour satisfaire sa vengeance. Elle entra en négociations avec lui, le pourvut d'argent, et lui dit que désormais, lui, William Brown, devenait le prince Arthobald Stuart de Modena.

Le nom choisi était une trouvaille, une combinaison géniale.

La branche de la famille d'Autriche qui possédait autrefois la principauté de Modène, en Italie, représentait aussi la famille détrônée des Stuart, rois d'Angleterre et d'Ecosse, et comme elle était éteinte du côté masculin, le titre en était revenu à l'empereur d'Autriche. Arthobald est un vieux nom écossais, qui a été donné autrefois à quelques membres de la maison de Stuart, mais que l'on n'entend plus maintenant. Noms et prénoms étaient donc admirablement combinés par quelqu'un connaissant bien l'histoire des vieilles familles, et ce n'est pas un cocher anglais qui aurait pu les inventer.

Tout étant convenu, réglé, machiné, le cocher demanda des ordres.

La dame lui montra Lady Russell, et—toujours comme Don Salluste dans "Ruy-Blas" — lui dit

De plaire à cette femme et d'être son "mari".

—♦— Le prince Arthobald Stuart de Modena rencontre Lady Russell, et celle-ci reçoit le coup de foudre, un regard l'a subjuguée, elle aime le prince.

Etre princesse !...

Le prince a d'excellentes manières, il monte à cheval d'une manière princière, et pas un lord ne sait conduire comme lui ; il sait manier les chevaux comme si l'on n'avait jamais fait que cela toute sa vie.

Elle admire cette habileté et le lui dit. — "C'est vrai, ma chère Comtesse, j'ai grandi avec les chevaux, on peut le dire. Etant enfant, j'ai monté des poulains indomptés dans les grandes plaines du parc du château de ma famille. Et puis, j'ai été officier de cavalerie, comme vous le savez. J'ai gagné la coupe de l'Empereur, à Salsburg, aux courses du mois dernier".

Cependant, une ombre passait parfois sur les pensées de William Brown. On ne joue pas impunément avec le feu. Ce cocher aimait sincèrement Lady Russell, et, plus d'une fois, il supplia la femme fatale de le laisser se retirer et d'abandonner ses projets de vengeance, mais toujours il se heurta à une volonté implacable.

—Si vous n'exécutez pas mes ordres jusqu'au bout, je vous fais arrêter et jeter en prison. Du reste, n'est-ce pas une belle destinée que la vôtre ? Devenir riche et être l'époux d'une jolie femme !

Et le pauvre diable continua si bien sa cour que le mariage eut lieu le 17 décembre dernier.

Le rêve de la jeune Américaine était réalisé au delà de toutes ses espérances : elle était princesse !

—♦— La lune de miel fut tout ce qu'on peut imaginer de suave.

Jamais prince et princesse ne se sont aimés ainsi.

Mais ce ne fut qu'une lune de dix jours.

Un matin — oh, le triste matin — la belle-maman du prince fit irruption dans la chambre, en criant à sa fille :

—Votre prince n'est qu'un vulgaire cocher, et son nom est William Brown...

Evanouissement, cris, colère, etc... l'effondrement était complet.

Une lettre anonyme avait tout appris à belle-maman, les preuves étaient irréfutables et tout Londres était en train de croquer ce joli morceau de scandale.

Brown ne nia rien, mais il essaya de fléchir la colère de sa femme en lui parlant de son amour, de son désir de faire respecter son nom de Brown, etc...

—Un cocher... oh ! honte !... un vulgaire cocher !...

—Qu'importe ! si nous nous aimons, si vous m'aimez comme vous me l'avez dit tant de fois...

—Un cocher !... Ne me touchez pas. Misérable, je vous chasse...

William Brown disparut.

—♦— Peut-être l'eût-on laissé aller se faire prendre ailleurs, si l'affaire avait pu être étouffée, mais la femme, l'ennemie mortelle, veillait toujours, et saurait sa vengeance. Elle avait répandu la nouvelle partout, et les journaux ne parlaient que de l'aventure incroyable de la comtesse et du prince Stuart de Modena.

On se mit à la recherche du cocher, qui fut enfin trouvé dans un des plus sales quartiers, en guenilles, sans le sou, mourant de faim. Il se laissa prendre sans résistance, estimant que la prison valait encore mieux que la vie qu'il menait et qu'il y trouverait au moins un abri et du pain.

Il va subir son procès, mais il refuse de dévoiler le nom de sa complice, comptant sur elle pour obtenir les services d'un bon avocat et des secours, plus tard.

Quand à la victime de ses deux époux, de comtesse et de princesse qu'elle a été, elle est redevenue tout simplement madame ou mademoiselle Scott.

L'histoire ne dit pas si elle est guérie de la manie des titres.

—♦— L'Angleterre ne nous a jamais envoyé autant d'émigrants que cette année. Chaque navire d'outre-mer qui nous arrive est chargé d'une cargaison humaine, qui se dirige aussitôt vers le Nord-Ouest.

Cette émigration inaccoutumée n'est pas un signe de grande prospérité.

On remarque que l'élément anglais n'a pas été choisi avec beaucoup de soin, car les nouveaux arrivés sont, pour la plupart, des gens des grandes villes, parfaitement étrangers aux choses de la campagne, et qui vont être singulièrement surpris en arrivant dans la prairie du Nord-Ouest.

Déjà, un certain nombre d'entre eux n'ont pu se rendre à destination, et, arrivés à Battleford, en apprenant qu'ils avaient encore cent vingt milles à faire en voiture ou à pied, se sont arrêtés en disant qu'ils n'iraient pas plus loin. Ils s'éparpillent aussi le long de la ligne du Pacifique, cherchant à se caser où ils peuvent, plutôt que de se perdre dans la plaine sans fin.

Rien de plus curieux que de voir débarquer les nouveaux conquérants du Nouveau-Monde.

Les Ecossais, calmes et solides, savent où ils vont, ils ont pris leurs renseignements.

Les Suédois et les Norvégiens sont généralement dans le même cas ; ils ont reçu des lettres d'amis et de parents qui ne les ont fait venir qu'au moment voulu.

Mais ce sont les Anglais des villes qui sont les plus intéressants. Ne connaissant que le pavé de Londres, de Liverpool, de Manchester, de Sheffield, etc., ils mettent pied à terre en disant fièrement (j'en ai entendu parler ainsi) : "Nous sommes chez nous ; ce pays nous appartient."

On les écoute en souriant de leur naïveté.

L'autre jour, deux d'entre eux-là qui ne doutent de rien, de leur importance moins que de tout le reste surtout, entrèrent dans un magasin pour acheter des cartes-postales illustrées.

Au moment de payer, ils jetèrent sur le comptoir de l'argent anglais.

—Nous ne recevons pas d'argent anglais, au pair, monsieur.

—Comment, mais le Canada nous appartient, il est à nous, et l'argent anglais ne...

—Permettez, le Canada nous appartient d'abord à nous, Canadiens, et nous avons notre monnaie à nous.

Les deux nouveaux débarqués n'y comprenaient rien ; mais ils ne sont pas au bout de leurs étonnements.

◆◆ Ce qui les étonne surtout, c'est qu'ils ne réussissent pas à nous étonner.

Ils croyaient, en débarquant dans "leur" colonie, voir les pauvres colons, dont ils se moquent si bien dans leurs journaux, là-bas, venir à eux et se mettre humblement à leur disposition, et voilà que, dès le début, on leur fait comprendre qu'ils sont ici dans un pays moral, civilisé, instruit, et qu'il faut s'y bien conduire et travailler ferme, s'ils ne veulent pas faire connaissance avec Dame Justice Canadienne, qui ne badine pas et se trouve être la moins folâtre de toutes les dames.

Cela dérange un peu les idées dont ils s'étaient farci le cerveau au sujet du Canada, mais ils voient bien que les choses sont ainsi, et que ce qu'ils auront à faire dans l'intérêt de leurs amis qui se proposent de venir les rejoindre, est de leur écrire que le Canada est habité par une race de gens qui prétendent en être les maîtres et les légitimes propriétaires, et qu'il n'y a pas moyen de leur ôter cela de la tête.

Ils pourront même ajouter que ces Canadiens ont les poings tout aussi solides que leurs idées, et que toute discussion musculaire est inutile avec eux.

Ce ne sont pas des épateurs qu'il nous faut, mais de bons et braves cultivateurs, parlant peu et travaillant beaucoup.

◆◆ A propos d'émigration, c'est la France qui a fourni, cette année, la famille la plus nombreuse.

Madame veuve Carrière est arrivée; il y a quinze jours, avec ses "treize" enfants; l'aîné a 22 ans, le plus jeune, 8 ans.

Cette belle famille, très à l'aise, est allée s'établir au Manitoba, où des parents et des amis l'attendent.

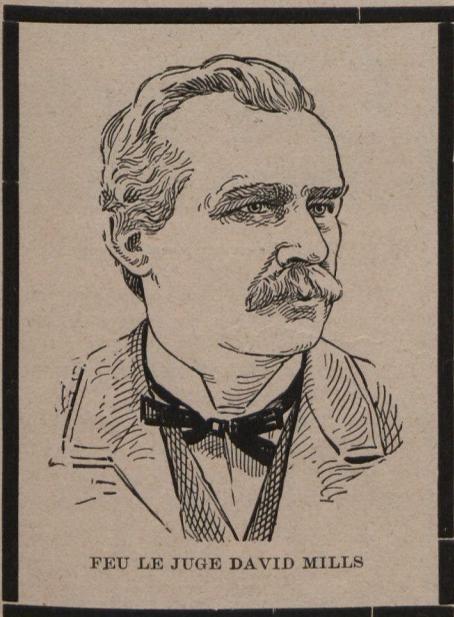
Que Dieu protège la belle famille française !

LEON LEDIEU.

FEU DAVID MILLS

Le Canada vient de perdre un citoyen d'élite dans la personne de l'honorable David Mills, ex-ministre de la Justice et juge de la Cour Suprême, décédé subitement, le 8 du courant, dans la capitale fédérale.

M. Mills, issu d'une famille puritaine, était né à Orford, Kent, Ontario. Il reçut son éducation à l'école locale et à l'Université de Michigan, et dé-



FEU LE JUGE DAVID MILLS

buta comme simple professeur. Il entra au Parlement en 1867. M. Mills fut fait avocat et pratiqua à Londres. Il fit pendant quelque temps partie de la société Park et Purdom, mais dans la suite il pratiqua avec son fils. Il fut créé C. R. en 1890 par le gouvernement d'Ontario, et par l'administration Tupper, en 1896.

EPURONS NOTRE LANGUE

GUERRE AUX LOCUTIONS VICIEUSES

ARTISSE. — C'est à tort que certaines gens emploient **ARTISSE** pour **ARTISTE**. Ne dites pas : Il ne faut pas confondre les cabotins avec les **ARTISSES**. Dites : Il ne faut pas confondre les cabotins avec les **ARTISTES**.

ARTISTIQUEMENT. — N'est pas français et ne saurait remplacer **ARTISTEMENT**. C'est donc une faute d'écrire : Le temple était **ARTISTIQUEMENT** décoré, au lieu de : Le temple était **ARTISTEMENT** décoré.

ASSAIYE. — S'emploie parfois, mais à tort, pour **ESSAI**. Au lieu de dire : Voilà qui est bien pour une première **ASSAIYE**, dites : Voilà qui est bien pour un premier **ESSAI**.

ASSIRE (S'). — Ne peut remplacer à bon droit le verbe **S'ASSEOIR**. Ne dites pas : Je viens m'**ASSIRE** pres de toi, dites : Je viens m'**ASSEOIR** près de toi.

ASTHEURE, A ST'HEURE. — Cette locution vicieuse est la corruption de "A CETTE HEURE", maintenant. Au lieu de dire : Je ne veux pas mourir **ASTHEURE**, vous pouvez dire : Je ne veux pas mourir **MAINTENANT**.

OSTNER (S'). — Ne saurait s'employer pour **PERSISTER**. Ce serait une faute de dire : Ce bavard **S'OSTNE** à parler. Il faudrait dire, par exemple : Ce bavard **PERSISTE** à parler.

L'EDUCATEUR.

En 1872, le gouvernement d'Ontario l'employa à la délimitation des frontières nord-ouest de la province, et c'est lui qui plaida cette affaire au Conseil Privé en 1884. En 1875, il fut élu membre du Conseil de l'Instruction Publique d'Ontario, et, en 1888, il fut nommé à l'Université de Toronto professeur de droit international et constitutionnel. Il fut ministre de l'Intérieur dans le cabinet McKensy, du mois d'octobre 1876 jusqu'à la démission du cabinet, en octobre 1878.

Lord Aberdeen le créa sénateur à Ottawa, en 1896, et, le 12 novembre 1897, il succéda à Sir Oliver Mowatt comme ministre de la Justice dans le cabinet Laurier.

En politique, il était libéral avancé.

Il a écrit plusieurs brochures sur des sujets politiques, et il a envoyé plusieurs articles sur des questions publiques aux revues et aux journaux. En 1882, il entra comme rédacteur en chef à l'"Advertiser", de London, position qu'il garda 16 ans. On lui doit aussi plusieurs poésies de toute beauté.

Il était président de la "Star Loan Co.", depuis 1890, et président de la "Northern Assurance Co." depuis 1896.

En religion, c'était un méthodiste.

Il avait épousé, en 1860, Miss M.-T. Brown.

Il était juge à la Cour Suprême depuis deux ans.

Prince-Edouard, en juillet, 1856, il vint habiter Québec, avec ses parents, en 1862. Il fit ses études au séminaire de Québec et à l'Académie Commerciale des Frères.

Il était membre du 9e régiment depuis 1876, et il fit la campagne du Nord-Ouest de 1885. Il fut



FEU LE CAPITAINE F. PENNÉE

A LIRE ATTENTIVEMENT

A ceux qui désirent devenir propriétaires de maisons, nous recommandons la lecture attentive de l'annonce relative à la Compagnie de Prêt et d'Epargne, que nous publions dans une autre page.

POSTE EN FAMILLE

E. LEREVE, Ottawa. — Votre "Menteur honnête" est vraiment trop prosaïque pour être publié en vers... plus ou moins boiteux. Envoyez-nous plutôt quelque essai en prose.

M. E. L. de — — Encore quelques efforts, et vos essais pourront figurer avantageusement dans la Tribune des Jeunes. N'oubliez pas de signer votre nom véritable.

Jeannette. — Beaucoup de bon dans votre essai, mais la forme poétique a trahi vos efforts. Ecrivez en prose, vous y gagnerez. Ne vous découragez pas, et revenez bientôt à la Tribune des Jeunes.

Ovila, Montréal. — Ne pourriez-vous pas donner à votre étude sur "La Patrie" un cachet plus original ? Notre siècle aime le neuf : ne l'oublions pas.

LE CAPITAINE F. PENNÉE, DÉCÉDÉ

Québec vient de perdre l'un de ses principaux citoyens, le capitaine Frank Pennée, chef de police de Québec, et Gentilhomme Huissier de la Verge Noire, décédé subitement, le 11 du courant, sur un train gagnant la Nouvelle-Orléans.

Le capitaine Pennée était descendant d'une famille anglaise. Fils de feu Arthur-Edwin Pennée et de feu dame Georgiana-Mary Ward, de l'île de Wight, en Angleterre. Né à Charlottetown, Ile du

l'un des fondateurs du journal "La Justice", et c'est en 1895 qu'il fut nommé chef de police, en remplacement du lieutenant-colonel Vohl.

En 1901, lors de la mort de M.-S. Hatt, le capitaine Pennée fut nommé Gentilhomme Huissier de la Verge Noire.

Il fut pendant plusieurs années membre du comité de direction, puis secrétaire du Club de la Garnison.

Le défunt était un champion des jeux athlétiques à Québec, ayant déjà joué dans le club de crosse Thistle, et pris une part active pour obtenir le terrain Q. A. A., pour les amusements.

DÉMÉNAGEMENT

Nous signalons à nos lecteurs que M. Rodrigue Carrière, le populaire opticien de Montréal, occupe maintenant l'édifice portant le numéro 1741 de la rue Sainte-Catherine, situé entre les rues Sanguinet et Saint-Denis.

Quand la vérité fait un pas, le mensonge en fait cent.

* * *

Si les gens d'esprit ne savaient pas tirer parti des sots, à quoi leur servirait leur esprit ?

* * *

Il y a des esprits marchands qui méprisent tout ce qui n'a pas l'intérêt pour but.

L'ACTUALITÉ À TRAVERS LE MONDE

Impressions de M. Loubet

Voulez-vous connaître les impressions que le Président de la République française a rapportées de son récent voyage en Algérie ? Elles sont excellentes. Ecoutez plutôt M. Loubet lui-même. Voici ses propres paroles :

J'ai constaté avec joie que l'Algérie n'est pas une colonie, mais une de nos provinces. Il me fallait faire un effort d'imagination pour me rappeler que j'avais traversé la mer. Il me semblait que j'accomplissais seulement une tournée dans nos départements. Dans chaque ville, j'entendais la "Marseillaise", j'étais harangué par des préfets, des généraux, des archevêques, des rabbins, des pasteurs protestants. Tous les discours faisaient de discrètes allusions à nos difficultés politiques. Je me croyais dans la métropole. Des mécontents répètent que les colons français sont rares dans ce beau pays, et que les Espagnols et les Italiens y forment une écrasante majorité. Je ne m'attarderai pas aux subtilités de la statistique. J'ai vu, non sans joie, que les partis y sont aussi fortement organisés que sur notre territoire : peut-on prouver plus clairement que notre génie national s'est implanté, en quelques années, dans nos possessions du nord de l'Afrique ?

Pour répondre aux vœux qui m'étaient soumis, je n'avais qu'à me rappeler les déclarations vagues que je profère, d'une voix solennelle, dans

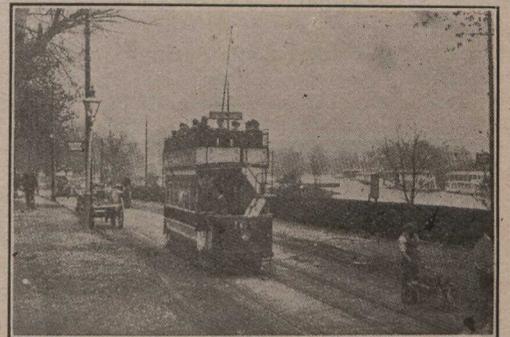
nos préfectures et dans nos sous-préfectures. Les délégués s'inclinent respectueusement et me remercient de mes réponses chaleureuses. Ils ont

fait leur devoir en me présentant les desiderata des habitants ; je me suis acquitté de mes fonctions quand j'en ai pris acte : ils savent comme moi que nos paroles ne nous engagent en rien, et tout le monde est satisfait. J'ai seulement éprouvé quelque émotion en voyant s'avancer vers moi les chefs religieux des indigènes. Il me semblait que nous allions jouer la cérémonie du "Bourgeois Gentilhomme" et que le mufti m'allait conférer le titre de mamamouchi. Il prononçait de brèves paroles : "Bel Men !" L'interprète traduisait : "Il dit que le jardin de votre cœur soit toujours fleuri ; il vous souhaite la force du lion et la prudence du serpent." Tant de choses en si peu de mots ! La belle langue que l'arabe !

JOURNAUX ELECTRIQUES

Un savant anglais vient, paraît-il, de découvrir un ingénieux procédé pour imprimer électriquement, sans encre, nos livres et nos journaux.

L'invention consiste surtout dans la fabrication d'un nouveau papier sensible à l'électricité, comme les plaques photographiques le sont à la lumière. Le papier "électrographique" étant



HAMPTON COURT.—Nouveau tramway à extension

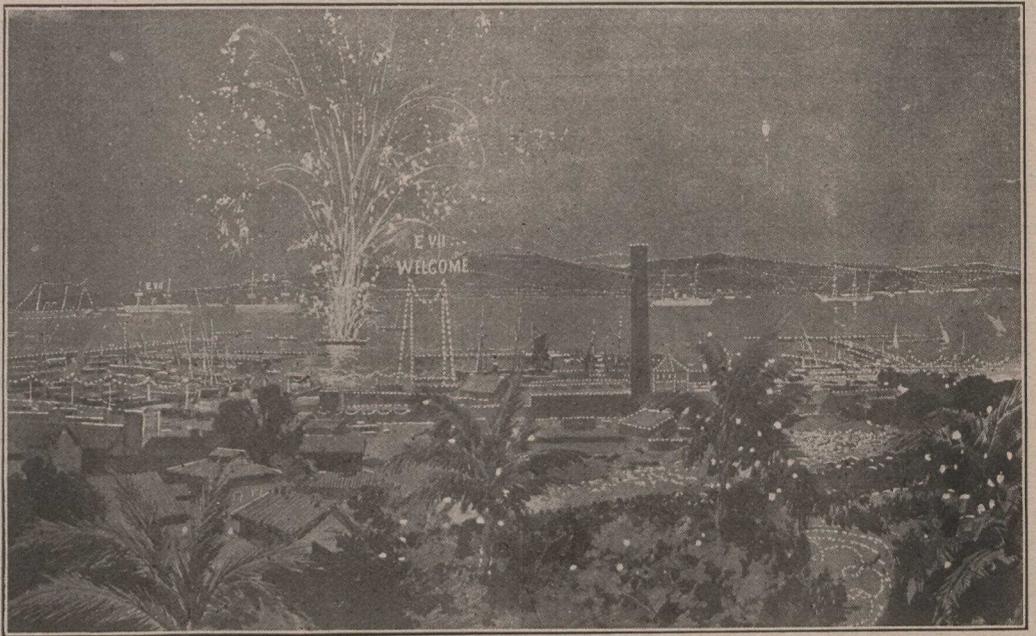
trouvé, il suffit de mettre les deux cylindres en contact avec les deux pôles contraires d'une batterie d'accumulateurs : ces lettres électrisées colorent le papier à mesure qu'elles entrent en contact. Voilà qui est assez simple.

Des essais faits à Londres donnent, dit-on, les meilleurs résultats.

LA GUERRE DANS LES BALKANS

On calcule qu'il y a en ce moment 60,000 Albanais en armes qui ont abandonné toutes leurs occupations et qui attendent résolument les troupes turques.

Il est certain que les premières victimes de la campagne contre les Albanais seront les Serbes du vilayet d'Uskub, qui sont désarmés et qui vivent dans la terreur continuelle de leurs féroces ennemis. Dans beaucoup de villages serbes du territoire turc, les Serbes portent le même costume que les Albanais et parlent la même langue, pour ne pas irriter leurs ennemis.



LISBONNE.—Grandes illuminations sur le Tage, lors de la visite du roi Edouard VII dans la capitale du Portugal



VICTOR PROUT

LES TROUBLES EN MACÉDOINE.—Vue des troupes turques attaquant le village de Sarmashik, dans la vallée d'Andrinople

LA TRIBUNE DES JEUNES

ESSAIS INÉDITS

RIMES ESTIVALES

Bien plus que ceux d'une coquette,
Ainsi que ceux des encensoirs,
Dans la sérénité des soirs,
Tes parfums me grisent, fleurette,

Ta voix, zéphyr harmonieux,
Me fait souvent songer à celle
De ma mère, au chant d'une belle
Ou d'ange qui viendrait des cieus.

Beau lac tranquille que j'admire,
Je sais bien un miroir plus pur
Que celui de ton flanc d'azur :
" L'oeil d'une femme où l'on se mire ! "

Quand tu gazouilles, ruisseaulet,
Dans la forêt ensoleillée,
Je m'arrête sous la feuillée
Comme si quelqu'un m'appelait.

Et toi, brin d'herbe de la plaine,
Quand je t'aperçois reverdi,
Mon coeur fait un bond plus hardi
Vers " elle " dont mon âme est pleine.

Je suis dans l'air ton vol léger,
Charmante hirondelle, et je songe
Que peut-être vers moi — quel songe ! —
Un coeur tendre veut voltiger...

Quand mon oeil perce tes nuages,
Voûte du ciel que j'aime tant,
Je suis le mousse sanglotant
Qui reconnaît ses chers rivages.

ANTONIO PELLETIER.

P. S. — Cette poésie est extraite d'un recueil intitulé " Coeurs et hommes de coeur ", par Antonio Pelletier, livre qui paraîtra à la fin de juin prochain.

A THÉODORE BOTREL

Oh ! merci, doux Botrel, poète d'Armorique,
De t'être souvenu qu'au delà des flots bleus
De ton cher Océan, aux rives d'Amérique,
Des frères t'offriraient leur secours généreux !

Merci d'être venu, de ta muse énergique
Nous faire entendre enfin le souffle vigoureux !
Car ainsi que Chénier, en tes vers douloureux,
Tu combats, sans trembler, un pouvoir despotique.

Quand tu retourneras au rivage natal,
Dis à ces faux Français que leur acte brutal
Ne trouve parmi nous personne qui l'approuve.

Dis-leur qu'en t'acclamant nous avons applaudi
Au noble sentiment que — tes chants nous l'ont dit —
Le plus pur de la France au fond du coeur éprouve.

A.-H. De TREMAUDAN.

Manor, T. N.-O., avril 26, 1903.

AUDACE JUVENILE

Chers lecteurs, vous êtes-vous jamais demandé
par quelles phases diverses une oeuvre, si insignifiante soit-elle, par quelles tribulations plus dures les unes que les autres un auteur, quelque inoffensif qu'il puisse être, passent pour arriver jusqu'à vous ?

Je veux vous le dire, afin qu'ensuite vous ne preniez jamais un journal, vous n'ouvriez jamais un volume, sans éprouver un peu de sympathie et beaucoup de commisération pour celui que vous allez lire.

C'était donc par un frais matin de printemps, et j'avais, de peine et de misère, écrit un douloureux article sur un sujet non moins pénible. C'est dire que j'étais heureux et fier de moi.

Les rayons du soleil d'avril se jouaient à travers mes cheveux comme une gloire naissante, et je m'imaginai déjà être auréolé.

J'avais eu beaucoup de goût à écrire mon " chef-d'oeuvre " : l'attrait au sujet et, — faut-il le dire ? — le charme de m'entretenir avec des lecteurs possibles : tout avait concouru à me rendre la tâche facile et agréable.

Restait à me faire imprimer.

J'entre au journal que vous savez — ou que vous ne savez pas ; — je monte — je serais descendu beaucoup plus aisément — vers les salles de la rédaction.

Elles sont vides : l'heure est matinale et tout le monde n'a pas, comme moi, quelque chose d'important à soumettre au jugement de ses compatriotes. Beaucoup de papiers, de gazettes, de volumes et d'épreuves, — dont aucune ne peut être comparée à la mienne. —

De rédacteurs, point.

Si, pourtant, il y en a un, dans la dernière pièce où je pénètre : il est seul et ne m'en semble que plus redoutable.

J'entre et je me présente, en balbutiant juste ce qu'il faut. Je lui soumets l'article en question.

Par la porte entr'ouverte, j'aperçois des machines fantastiques, dont je ne puis deviner la destination : leurs bras bizarrement contournés et décharnés se tendent vers moi comme pour me montrer la porte et pour me chasser ; elles me font mille grimaces étranges.

De son côté, le journaliste lit péniblement et fait la grimace.

Je grimace aussi — pour me mettre à l'unisson, et je lui demande, anxieux : " Ce n'est pas fameux, n'est-ce pas ? "

— " Certainement, me répond-il, certainement. "

Voilà qui est encourageant : et moi, qui espérais un compliment... Il sourit : il en est, je parie, au passage à effet, celui sur lequel je comptais justement. Ah ! l'endroit béni... Je suis sauvé — et imprimé.

Je redescends, palpitant de bonheur, exultant de joie.

Si jamais je deviens riche et puissant, — ce qui est tout un, — je veux jouer aux journalistes un tour de ma façon. On fait maintenant des lois pour tout : pour marier, pour démarier, etc., etc. Pourquoi ne ferait-on pas une loi pour venir en aide aux littérateurs affamés de publicité ?

" Sacra fames ! "

J'en ferai voter une loi, — deux, plutôt, — pour obliger tous les journaux à accepter tout ce qu'on " daignera bien " leur apporter.

Mes articles n'auront jamais moins de cinquante pages.

On verra bien...

FERVANT.

HÉROS INCONNU

A mon ami, W.-H. Watts.

Vers le port de Cherbourg, par une mer houleuse,
Le " Stella " s'en allait, majestueux vaisseau,
Laisant un grand sillage en la vague écumeuse
Où miroite un instant le bleu sombre de l'eau.
Le jour venait de poindre au ciel couleur d'ardoise.
A l'horizon lointain, s'élevait le brouillard
Que le marin redoute et que son regard toise
Quand surgit le danger qu'il entrevoit trop tard.

Maintenant le " Stella " modère son allure,
Sa sirène à vapeur répète sur la mer
Un appel prolongé dont vibre sa mâture,
Jusque dans le tréfonds de sa coque de fer.
Sur le pont l'officier commande la manoeuvre,
Fait hisser le grand foc, ranger tous les canots,
Et de son porte-voix dirige ce chef-d'oeuvre,
Palais flottant moderne égaré sur les flots.

Pare à virer, tribord ! gronde le capitaine.
Mais son ordre s'éteint dans le brouillard épais
Tandis que le " Stella " déchire sa carène
Sur un rocher fatal et stoppe pour jamais.
Le drame alors commence au milieu du vacarme.
Comme un monstre blessé rugissant de douleur,
La machine puissante au loin jette l'alarme,
Hurlant éperdument de sa voix de vapeur.
L'océan veut sa proie en cette lutte brève,

Déjà telle une grappe on voit les passagers
S'enlacer tout en pleurs et demander sans trêve
Un secours improbable au sein de tels dangers.
Le commandant anglais monte à la passerelle ;
Très calme il apparaît lorsque, le bras tendu,
S'adressant aux marins, il dit, phrase cruelle :
Vite, sauvez ces gens, tout espoir est perdu.
Alors on voit, affreux, rapide, inoubliable,
Un spectacle sans nom d'hommes fuyant la mort
Et se laissant glisser, muets, au bout d'un câble,
Qui retient la chaloupe où les attend leur sort.
Mais ils sont trop, vraiment ; la mer veut des vic-
[times.

Les esquifs surchargés s'en vont à l'aviron,
Quand le " Stella " descend au fond des noirs
[abîmes
Avec ses officiers suivant leur pavillon.

Soudain, près d'un canot que le remous balance,
Belle, apparaît sur l'onde, implorant du secours,
Une femme aux yeux bleus que soutient l'espé-
[rance

Ou le désir humain de vivre de beaux jours.
Sa jeunesse naïve ignore l'égoïsme
De ceux que la mort guette et qui n'ont plus de
[coeur,

Quand, avec la pitié, s'enfuit tout héroïsme,
Quand le hideux péril escorte le malheur.
La barque est par trop pleine, a dit l'homme à la
[barre,

Après un vil juron proféré sans frémir.
C'est sa façon à lui d'annoncer en barbare
Qu'une frêle existence en luttant va périr.

Parmi ces survivants dominant l'Atlantique,
Se lève alors, très pâle, un homme au noble port,
Qui, dans un mouvement digne d'un Grec antique,
Sublime, plonge en mer et fait un vide à bord.
L'instant d'après, on vit une femme à la place
De ce brave inconnu qu'un prêtre bénissait,
Pendant que dans les flots, ne laissant nulle trace,
Devenait immortel ce héros qui mourait.

LOUIS D'ORNANO.

Montréal, mai 1903.

LE MONT-ROYAL

Près des bords enchanteurs du fleuve Saint-Lau-
[rent

Roulant son flot d'azur rapide, transparent,
Caressant tendrement de son onde joyeuse
Les contours gracieux d'une île merveilleuse,
Se dresse une montagne unique en l'univers,
Par sa forme, sa grâce et ses attraits divers.

Quand le printemps sur eile étend son vert feuil-
[lage,

Que de nombreux oiseaux charment de leur ramage,
Elle paraît alors aux yeux tout éblouie,
Magnifique émeraude en un chaton de prix.

Son sommet ne va point insulter le nuage,
Qui poursuit, vagabond, son rapide voyage ;
Mendier au soleil les inféconds baisers
De quelques vieux rayons inconnus et glacés ;
Ecraser de son poids, étouffer de son ombre
Un pauvre bourg au fond de quelque ravin sombre.
Penché modestement vers la jeune Cité,
Que conduit par la main la fière Liberté,
Et qui, sous l'oeil de Dieu, s'épanouit, prospère,
Tel un enfant béni, sous les yeux de sa mère,
Ce mont nommé royal, mais combien paternel,
La défend nuit et jour du Circeus cruel...

Quand, un soir de novembre, un Canadien passant
Foule ce mont sacré de son pied frémissant,
Il entend un concert de voix mystérieuses
Qui passent comme un souffle, et douces et
[joyeuses,

Sur la feuille tombée, à travers les rameaux
Des érables, des pins, des pommiers, des ormeaux,
Qui murmurent tout bas une douce prière
Pour le mont tout entier, pour l'île toute entière.

Et ce souffle qui passe ainsi qu'un souvenir
Evoquant le passé, plongeant dans l'avenir,
C'est l'âme des Cartier, des Champlain, Maison-
[neuve,

Des Montcalm, des Dollard qui, traversant le fleuve
Des champs Eliséens, viennent de l'au-delà
Pour chanter Montréal et leur cher Canada.

AUGUSTE CHARBONNIER.



Le colonel Lemercier, assis sur le bord du lit de sa soeur, la regardait remplir une malle.

« Ainsi, bien vrai... tu ne me trouves pas trop vieux pour me marier ?... » demanda-t-il.

« Toi ! » s'écria la jolie Mme Dellac en riant. « Ah ! par exemple... mais tu es jeune, très jeune encore, mon cher... et pas du tout défraîchi, je t'assure ; j'en connais de bien plus vieux que toi, qui sont de vrais déçavés... »

« Et, cependant, considère mon âge... vois mes cheveux qui grisonnent... du poivre et sel... Et puis mes rhumatismes... Tu n'y songes pas... »

« Je songe aux bêtises que tu dis, parfaitement. Quant à tes cheveux, il me serait impossible de manger une salade qui fût assaisonnée d'une telle quantité de poivre. Quant à ton âge, tu n'as que cinq ans de plus que moi, et j'ai l'intention de garder mes trente-huit ans pour quelque temps encore. » Et la jeune femme se remit à empiler dans un coin de la malle des jupons tout blancs, dans leur envollement de dentelle et de rubans.

Le colonel poussa un gros soupir en tirant fortement sur sa moustache.

« En attendant je vais être bien seul, et tu n'as pas du tout l'air de me plaindre. Aussi, quelle idée t'a prise d'aller t'enterrer au Japon. La belle éducation que tu donneras à tes enfants ! »

« Eh ! bien, et mon mari ?... Il compte pour rien, décidément, celui-là... Où sont donc tes principes sur le mariage ?... Une femme ne doit-elle point suivre son mari ?... Tiens, je te conseille, au lieu de faire cette triste figure, de te marier aussi vite que possible. »

« Mais enfin, avec qui donc veux-tu que je me marie ? Encore faut-il trouver... Qui voudrait d'un vieux célibataire comme moi ?... Et puis, tu parles de ça comme s'il s'agissait de monter en voiture. Je te dis que quarante-trois ans, c'est comme un centenaire pour une jeune fille de vingt-deux. »

« Oh ! ça, » dit la baronne, en pliant soigneusement des bas de soie azur, en les tapotant avec amour de ses doigts muselés, « ça dépend entièrement de la jeune fille. Prends la petite Rainvillier, par exemple : cette évaporée te considère sans doute... comme un centenaire dont tu parlais tout à l'heure... »

« Elle en a vingt-deux », s'écria le colonel, avec vivacité, ne se doutant pas du piège qui lui était tendu.

« Ah ! » dit la baronne en baissant les yeux pour dissimuler un regard de triomphe sournois, « je ne lui en aurais pas donné autant... Jacques, c'est une jeune fille comme celle-là qu'il te faudrait. Des qualités solides et puis une éducation toute moderne. La vois-tu mariée à un de ces écervelés, comme il en court tant par le monde aujourd'hui ?... Tiens, pas plus tard que l'autre jour, elle a refusé d'agrèer le baron de Sacy parce qu'il n'avait que vingt-huit ans. »

« Vraiment ! » fit le colonel, subitement absorbé dans la contemplation d'une frange qui sortait de la malle. « Je n'aurais jamais cru..., enfin, peut-être qu'elle ne l'aime... »

« Sans doute que non... toujours est-il qu'il était trop jeune... Il faut à une jeune fille sérieuse un homme qui a vécu... beaucoup vécu... et qui cherche un attachement sincère, profond... Et maintenant, » continua Mme Dellac, en prenant des mains de son frère la grange, qui semblait l'absorber de plus en plus, « laisse-moi, je n'en finirai jamais avec ces malles. Tu peux revenir plus tard. »

Le comte, un peu ahuri d'être ainsi congédié, et rendu tout pensif par les paroles de sa soeur, descendit machinalement l'escalier de la villa des Fleurs. Arrivé à la grille du jardin, il aspira avec délice l'air printanier. Une ivresse très douce courait dans ses veines, le réchauffant et lui faisant entrevoir l'avenir tout en rose. Les pensées voltigeaient dans son esprit, sans se poser, comme autant de papillons. Et dans toute cette confusion, une idée grandissait, devenait lumineuse...

Après tout, pourquoi pas ? Il se sentait jeune et vigoureux, quant à ses rhumatismes, il n'y songeait plus.

D'un pas élastique et ferme, il prit le chemin bordé de marronniers qui conduisait à la villa des Platanes, petite maisonnette toute blanche qu'habitaient pendant l'été la veuve du général de Berges et sa fille. S'il leur disait bonjour en passant ? Il venait d'apercevoir justement Mme de Berges près de la fenêtre, absorbée dans un ouvrage vapoureux de tulle et de chiffon, tandis que Jane, toute en mauve pâle, lisait à haute voix dans un grand « rocking ». Les deux dames levèrent la tête en le voyant entrer.

« Je ne vous dérange pas ? » demanda le colonel, en se laissant glisser sur un siège bas, près de Mme de Berges, de l'air d'un homme sûr d'un cordial accueil.

« Pas le moins du monde », répondit la marquise en souriant avec une pointe de malice. « Au contraire, nous vous savons toutes deux gré d'interrompre une lecture dont la monotonie commençait à nous peser. C'est un traité sur l'amalgame des métaux. Jane sait que je n'y comprends pas grand' chose et m'en veut peut-être de feindre... un intérêt que je n'ai point. »

« Mère ! » s'écria la jeune fille d'un ton de reproche, tandis que ses grands yeux bruns s'ouvraient d'un air scandalisé. Elle était adorablement jolie, mais d'une beauté sereine et paisible, comme ces beaux lacs qui réfléchissent l'azur du ciel, sans que le moindre zéphir ne vienne jamais en rider la surface. Mme de Berges et Jacques se mirent à rire.

« Vous serez donc toujours plus sérieuse que vos aînés, Mlle Jane ? » s'écria le colonel en enveloppant la jeune fille d'un regard d'admiration.

« Ah ! mon cher colonel, si vous saviez comme elle me gronde, ma fille ! » dit Mme de Berges en riant, « vous me plaindriez vraiment... Le fait est que les rôles sont étrangement renversés. Ma fille est une femme sérieuse et je suis une grande écervelée. »

« Oh mère, tu sais que cela n'est pas, » fit vivement Jane en fixant sur sa mère et Jacques un regard de reproche.

« Et quand cela serait, Mademoiselle Jane, je vous trouverais charmantes ainsi toutes les deux, » dit Lemercier en souriant.

Comme il la trouvait belle, cette grande jeune fille ! Ses manières posées le captivaient, sa tendresse filiale le transportait. Comment n'avait-il point songé plus tôt à cette perle rare ! Il la voyait déjà dans son intérieur, l'embellissant de son féminisme. Jacques n'était pas grand causeur, mais il aimait à écouter parler ceux qui lui plaisaient. L'image de ces deux adorables femmes, prêtant par la grâce de leur esprit et de leur affection un nouveau charme à son existence, se dessinait déjà devant lui avec un attrait irrésistible.

Avec une détermination subite, il se tourna vers Mme de Berges :

« Pourriez-vous, chère Madame, m'accorder un moment d'entretien ? »

Jane se leva gravement et sortit par la longue fenêtre donnant sur le petit perron, dont elle descendit les marches, et se dirigea vers la grande pelouse. Ils l'observèrent pendant quelque temps en silence, puis la baronne, doucement émue, se tourna vers Jacques :

« N'est-ce pas qu'elle est jolie, ma fille ? »

Un flot de joie et d'espoir inonda le cœur du colonel ; si seulement il pouvait les rendre heureuses toutes les deux... et les garder bien à lui ! Il n'avait jamais songé à elles autrement qu'unies.

« Oh ! oui... bien jolie... » il hésita un instant, puis il reprit d'une voix plus ferme : « Voilà bien longtemps que nous sommes voisins, chère madame. Un an, je crois, n'est-ce pas ? »

« Il y a juste un an », répondit-elle, sans lever les yeux.

« Nos relations ont toujours été si agréables, » reprit le colonel de sa voix grave et réservée, « que j'hésite à les troubler, même dans l'espoir de nous rendre tous plus heureux. Mais je ne puis résister à la tentation... Ne pourrions-nous pas former, chère madame, une seule famille à nous trois ? »

Le front de Mme de Berges se couvrit d'une ardente rougeur. Toute saisie, elle leva ses grands yeux gris et fixa Jacques d'un regard dont il se sentit étrangement remué.

« Veuillez vous expliquer, monsieur, » dit-elle vivement et presque à voix basse.

« Puis-je espérer que vous m'accorderez la main de votre fille... si elle... si elle y consent ? »

La mère de Jane respira longuement et devint très pâle. La tête courbée, elle paraissait réfléchir. Tout à coup, elle leva de nouveau les yeux et regarda droit devant elle.

« Jane ? » murmura-t-elle d'une voix qu'elle cherchait en vain à rendre naturelle, « Jane... »

« Oh ! je comprends, chère madame, combien il doit vous être pénible... certes, à mon âge, cela peut vous paraître de la présomption... J'ai peut-être eu tort d'en parler... je vous en prie, qu'il n'en soit plus question, puisque cela vous fait de la peine. »

Madame de Berges s'était ressaisie.

« Non, non, monsieur, ce n'est pas cela. « J'ai... j'ai toujours su que je devais la perdre... mais, vous savez, on est si égoïste !... Je n'étais point préparée... Et puis voyez-vous, je n'ai plus qu'elle au monde. »

« Mais vous ne la perdriez pas ! » s'écria Jacques, reprenant espoir. « Vous ne feriez que la partager avec moi, chère madame !... Oh ! dites-moi, croyez-vous qu'il soit possible qu'elle consente ?... »

« Jane n'est point comme les autres jeunes filles », répondit Mme de Berges, d'une voix dont toutes les vibrations chaudes semblaient avoir disparu. « Elle n'a jamais tenu aux personnes de son âge. Je sais qu'elle vous admire et vous estime. Quelle que puisse être sa décision, monsieur... soyez persuadé que nous sommes toutes les deux... ma fille et moi... honorées de votre demande. »

Elle parlait tout d'un trait, comme si elle récitait une leçon apprise.

« Alors, vous allez lui demander ? »

Elle le regarda fixement.

« Vous désirez que je lui... » demanda-t-elle.

« Oui », dit-il simplement et avec un peu d'humilité dans la voix. « Elle se sentira ainsi plus libre de répondre. Oh ! vous verriez tout de suite si j'ai le droit d'espérer. Il me semble qu'avec vous, je puis mieux me faire comprendre. »

Elle haussa les épaules avec un air d'épuisement étrange.

« Oh ! comme vous voudrez, mon cher monsieur. Je lui demanderai. Revenez ce soir. Veuillez m'excuser... »

Elle eut un geste vague. Jacques éprouvait une immense pitié sans comprendre. Était-ce donc si affreux alors de perdre sa fille ! Comme elle devait l'aimer !

Il sortit avec un vague sentiment de déception. Sans savoir pourquoi, son enthousiasme s'était étrangement refroidi. Peut-être venait-il de commettre une folie, dont il se repentirait sûrement plus tard. Pourquoi aussi avoir troublé la vie de ces deux femmes, qui semblaient si unies. Il espéra presque voir sa demande rejetée. Il eut donné beaucoup pour que cette scène n'eût pas eu lieu, afin de pouvoir recommencer leurs douces relations du matin.

Il rentra déjeuner avec sa soeur, qui ne cessa de l'entretenir du voyage projeté. Les enfants, Bella et Jean, ne cessaient de faire un tapage auquel le colonel, déjà irrité par l'angoisse de l'attente, ne put résister. Il prit son chapeau et se mit à errer au hasard, en attendant l'heure tant désirée.

L'après-midi parut interminable au colonel, qui avait hâte de mettre fin à une situation plus que pénible pour lui. Ce fut d'un pas fiévreux qu'il s'achemina vers le sort qui l'attendait.

Madame de Berges et Jane étaient, comme à l'ordinaire, assises sur le perron, quand il parut. Leurs robes toutes blanches formaient comme une note lumineuse contre le vert sombre du lierre. Le colonel s'arrêta devant les deux dames, dans une inclination profonde, la tête découverte. On eût dit qu'il voulait entendre son arrêt, debout. Il avait ainsi fort belle mine, et paraissait presque humble sous son air martial et distingué. Madame de Berges se dressa légèrement sur son fauteuil de bambou et indiqua du geste sa fille, qui s'était levée pour s'approcher de sa mère.

« Monsieur Lemercier », dit-elle simplement, « ma fille désire que je vous fasse part de sa haute appréciation de l'honneur que vous lui faites... et qu'elle sera heureuse d'être votre femme. »

Le colonel sentit son cœur battre lourdement contre sa poitrine. Quoi, c'était possible !... Une reconnaissance infinie monta en lui comme une chaleur bienfaisante. Il franchit les degrés du perron et porta la main de la jeune fille à ses lèvres.

“Ma chère enfant,” dit-il lentement, “vous comblez mes vœux les plus chers. Veuillez croire que je ferai tout en mon pouvoir pour vous rendre heureuse, ainsi que madame votre mère.”

Elle lui sourit gravement en inclinant doucement la tête ; puis, dégagant sa main, elle s'assit sur un tabouret aux genoux de Mme de Berges.

Un silence s'établit dans la demi-obscurité, tandis qu'une brise légère faisait frissonner les feuilles de lierre. Une paix profonde envahit l'âme du colonel. Jamais il n'avait été si heureux que près de ces deux femmes, qu'il confondait presque dans son cœur et dans son esprit. Lorsqu'il se leva pour partir, il attira Jane à lui et ne voyant chez elle aucune résistance, il la baisa au front.

Les journées se passèrent comme un rêve, pendant les quelques semaines qui suivirent. Tout le monde paraissait heureux. Mme de Berges qui, dans les premiers temps, avait trahi une certaine tristesse, se livra elle-même à une joie toute fiévreuse. Ce n'étaient qu'excursions et parties de plaisirs, dans lesquelles la mère brillait par son esprit intarissable et sa gaieté, tandis que la fille, sereine et tranquille, jouissait passivement des petites fêtes sans cesse renouvelées et improvisées pour elle. Madame de Berges semblait être l'âme de ce trio, et le colonel, inconsciemment, trouvait les heures longues quand elle n'était point présente. Aussi, éprouva-t-il une sensation d'étrange déception, lorsque sa future belle-mère lui annonça qu'elle comptait passer l'hiver du mariage de sa fille, avec des amis, à Florence.

“Mais, chère madame,” s'était-il écrié, “vous n'y pensez pas... c'est absurde ! Sans compter que vous êtes cruelle ! Que fera Jane sans vous ?... Que ferai-je moi-même ? Comment pourra-t-elle jamais supporter une telle séparation... lui en avez-vous parlé, au moins ?...”

“Non, pas encore ; mais mon intention est de lui en faire part bientôt. Quant à cette séparation, qui semble tant vous inquiéter pour ma fille... permettez-moi de vous rappeler que Jane aura son mari... et que si celui-ci ne lui suffit pas... elle n'a qu'à ne pas se marier...”

Elle s'était arrêtée subitement, comme suffoquée par une émotion qu'elle ne pouvait plus contenir. Le colonel éprouva de nouveau cette vive sympathie qui le poussait toujours vers Mme de Berges, et se maua du chagrin qu'il lui causait. Elle n'avait point reparu de toute l'après-midi, ce jour-là, et Jacques avait senti augmenter son irritation contre lui-même et le sourd ennui qui le saisissait lorsque la mère de Jane n'était point là. Pour la première fois, la beauté de sa fiancée lui parut trop monotone, presque insipide. Et puis, les longs silences qui s'établissaient entre eux, aussitôt que disparaissait Mme de Berges, l'agaçaient profondément. Combien étaient différentes les saillies spirituelles de la veuve du général, qui semblait toujours si bien comprendre tous ses goûts. S'agissait-il d'un livre nouveau, dont il fallait discuter les mérites, le colonel ne recevait de Jane que des réponses indifférentes, qui semblaient fuir toute discussion — les romans lui déplaisaient, elle ne les lisait guère — tandis que Mme de Berges se lançait dans une analyse brillante qui décelait une connaissance approfondie de la vie, aiguillée par un esprit subtil. Près de la mère, Jacques oubliait jusqu'aux défauts de la fille ; il n'était donc pas étonnant qu'il préférât la société des deux réunies. Parfois, il se blâmait de tiédeur envers sa fiancée. Il ne retrouvait plus ses transports des premiers jours, et commençait à envisager avec une sorte de terreur le moment où lui et Jane devraient se suffire l'un à l'autre. Dans le trouble qui l'agitait, il lui était impossible de discerner au juste ses sentiments véritables. Il ne sentait que deux choses, et encore trop vaguement pour qu'il put se les admettre à lui-même : Jane lui paraissait trop jeune malgré ses qualités sérieuses, qui lui semblaient à présent incompatibles avec son âge... et le temps lui pesait, quand Mme de Berges était absente.

C'est à cette époque que Louis d'Arcy, frère de l'amie intime de Jane, Juliette d'Arcy, fut rappelé du Tonkin. Jane fut la première à se réjouir du retour de son ami d'enfance. Loin de s'en cacher, elle entretenait souvent le colonel du jeune et brillant officier. Chose étrange, Jacques n'éprouva pas la moindre jalousie. Outre qu'il avait une confiance illimitée dans sa fiancée, il n'était pas d'un tempérament ombrageux ; aussi, ne pût-il s'empêcher de les admirer quand il les voyait ensemble.

“Quel beau couple !” s'était-il écrié involontairement, un jour, devant Mme de Berges. Celle-ci n'avait répondu que par un sourire dont le caractère énigmatique eût donné à réfléchir au colonel, s'il l'avait aperçu.

Les journées s'écoulaient rapidement. Le mariage étant fixé pour le mois d'octobre, on s'occupait déjà des préparatifs. Mme de Berges paraissait complètement absorbée par l'événement qui s'approchait. Quant à Jane, on l'eût trouvée plus souvent chez les d'Arcy que chez sa mère. Le colonel, trop préoccupé lui-même, ne semblait ajouter aucune importance à ce fait.

Vers la mi-septembre, il fut appelé à Paris pour affaires. Arrivé à la ville, il éprouva comme une sorte de réaction. Les événements passés et futurs s'évanouirent pour ainsi dire dans un éloignement nébuleux. Tout lui paraissait comme un rêve. Il se demandait avec une vague surprise ce qui l'avait tant charmé dans la perspective d'un mariage avec Mlle de Berges. Il ne songeait pourtant point à se plaindre, et se flattait même qu'une intimité plus étroite avec la jeune fille, devenue sa femme, ferait renaître l'ardeur des premiers sentiments. Il reçut les félicitations de ses amis au club, et repartit pour H... en se persuadant qu'il était le plus fortuné des hommes.

A son retour, il se rendit en toute hâte à la villa des Platanes. Son cœur battait comme à vingt ans. Depuis ses fiançailles, il n'avait éprouvé autant d'allégresse. La servante répondit à son coup de sonnette et lui apprit que ces dames étaient allées à une soirée chez les d'Arcy... Elle avait reçu l'ordre de Madame de dire à Monsieur de bien vouloir les rejoindre.

Jacques courut chez lui, passer son habit, et quelques instants après, il arrivait chez les d'Arcy. On dansait dans le salon, et il put apercevoir, par les fenêtres ouvertes, sa fiancée, qui passait en valsant dans les bras de Louis d'Arcy. Jamais il n'avait vu la jeune fille aussi animée. Ses cheveux un peu défaits, ses joues colorées par l'animation de la danse, le sourire ravi qui entr'ouvrait ses lèvres, faisaient d'elle une Jane que le colonel n'avait jamais vue. A peine la reconnut-il. Il se détourna tout à coup brusquement dans la direction du jardin, comme s'il cherchait quelqu'un. Puis, ayant aperçu dans la demi-obscurité une silhouette toute blanche, dont il ne reconnaissait que trop l'attitude noble et fière, il se prépara à redescendre. Au même moment, un jeune homme passa avec une écharpe de crêpe léger sur le bras. Il l'arrêta.

“Pardou, Monsieur, allez-vous porter ceci à Mme de Berges ?”

“Oui, Colonel, elle craignait un peu la fraîcheur.”

“Alors, permettez que je la lui porte moi-même.”

Le jeune homme s'inclina, et Lemerrier, tenant l'écharpe parfumée, se dirigea vers Mme de Berges. Elle était accoudée sur la balustrade d'un kiosque rustique, au bout du jardin. Comme le colonel s'arrêtait pour poser le châle sur ses épaules fermes et blanches, elle tressaillit, et, se tournant vivement vers lui, ses yeux gris se plongèrent dans ceux de Jacques, comme mûs par une force irrésistible. Lemerrier, le cœur lui battant à se rompre, soutint ce regard, puis tout à coup une lumière éclatante se fit dans son esprit. Il poussa un cri, et d'un geste passionné il saisit Mme de Berges dans ses bras, et la serra contre sa poitrine.

“C'est vous ! C'est vous que j'aime !” balbutia-t-il d'une voix étouffée, tandis que ses lèvres se noyaient dans les cheveux ondes de la mère de Jane.

Elle voulut le repousser, le rouge de la honte lui montant aux joues.

“Oh ! mon ami, que dites-vous !” s'écria-t-elle, toute défaillante, voulant s'arracher de ses bras. “Ce que vous faites-là est affreux !”

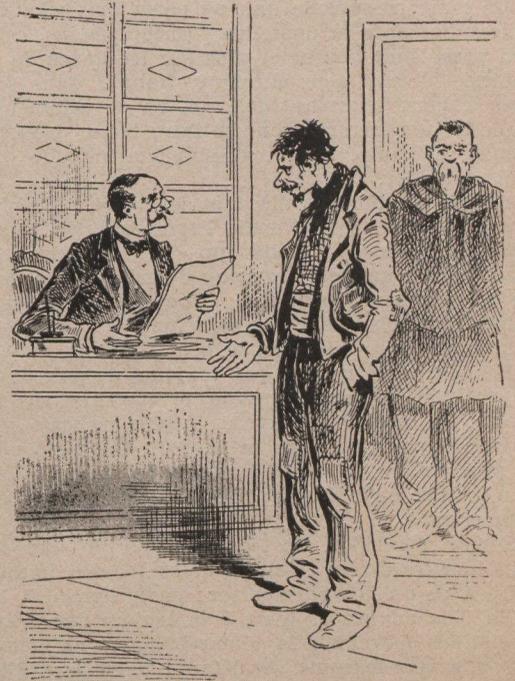
“Oh ! Claire, ne me repoussez pas ! Nous avons tous les trois commis une faute grave. Je n'ai jamais aimé Jane ; seulement, fou que j'étais, je ne m'en suis rendu compte que trop tard. Ce serait horrible que de laisser s'accomplir un tel forfait.” Puis, serrant contre lui ce corps souple et tiède, qui se défendait encore faiblement, il entraîna Claire sous une des fenêtres du salon, en murmurant tout bas : “Regardez !”

D'Arcy et Jane étaient dans l'embrasure de la fenêtre. Le jeune homme était penché vers Mlle de Berges et semblait lui adresser une ardente prière. Jane secouait tristement la tête, en portant son mouchoir à ses yeux.

“Croyez-vous toujours qu'elle m'aime ?” demanda-t-il à l'oreille de la jeune femme... Ah ! folle que vous êtes, ne voyez-vous pas qu'ils s'aiment comme nous nous aimons ?...”

Puis, l'attirant à lui dans une ardente étreinte : “Ah ! ma bien-aimée, comme nous allons les rendre heureux !”

AU POSTE



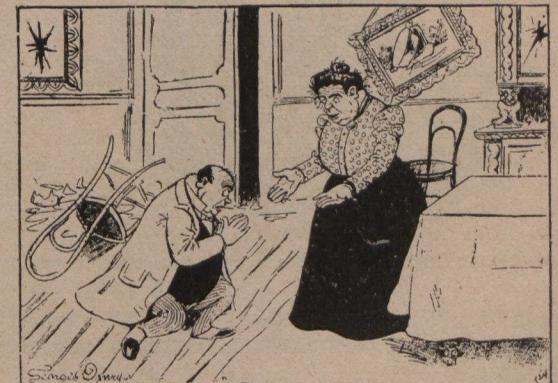
—Ivresse notoire, invétérée ; récidive... Avez-vous quelque chose à dire pour votre défense ?
—Oui, mon commissaire ; c'est que j'ai déjà été condamné vingt fois et que ça n'a servi à rien.

LES HEROS D'INTERIEUR



—Tiens, voilà qui t'apprendra à revenir un quart d'heure en retard.

—Mais, bobonne, c'est pas ma faute, un collègue, ayant quitté le bureau, nous a payé quelque chose. J'aurais eu l'air d'un imbécile si je n'y étais pas allé. Je t'en prie, pardonne.



—Eh bien, oui, là, je te pardonne, mais tu n'iras plus au café. Voyons, franchement, n'aimes-tu pas mieux, au lieu du bruit du cabaret, le calme et la tranquillité de ton intérieur ?

POUR NOS LECTRICES

LA FEMME ELEGANTE

Ce n'est point celle qui ne porte que soie, velours, diamants et dentelles. Encore moins, celle qui passe huit heures et plus sur les douze de la journée devant son miroir, s'étrangle dans son corset, pour paraître délicate, ou se soumet à mille autres tortures pour se faire belle. Non, la femme élégante, c'est tout simplement celle qui sait s'habiller.

Savoir s'habiller, voilà tout le secret. D'aucunes possèdent, sans jamais l'avoir apprise, cette science précieuse, tandis que, pour d'autres, il faut, pour y arriver, beaucoup d'études. Question de tempérament, peut-être. Une chose est certaine, toutefois, c'est qu'une femme qui veut sérieusement être élégante, le peut toujours.

L'élégance ne marche pas toujours de pair avec la fortune, ce serait grande erreur que de le croire; au contraire, souvent, la plus modeste des ouvrières pourrait, sous ce rapport, faire envie à la plus cossue de ces dames, qui n'ont pourtant rien à faire qu'à s'"épivarder", comme disent les bonnes gens.

Savoir s'habiller, c'est-à-dire avoir le don de combiner les divers éléments de sa toilette de manière à ce qu'ils s'harmonisent parfaitement à la taille, à la nuance du teint, à la couleur des yeux, à celle des cheveux, à la démarche, etc.; en même temps, savoir masquer les défauts de sa beauté et en faire ressortir les qualités. Point n'est besoin pour cela, ainsi que je le disais tantôt, d'avoir à sa disposition la fortune de Pierpont Morgan, une simple petite mousseline à 25 sous atteint le but aussi bien, et mieux parfois, que les plus riches tissus; un ruban de taffeta à 15 sous la verge, joliment chiffonné, est souvent plus seyant à un frais minois que ces coûteux bijoux ou ces savantes combinaisons de perles et de dentelles, qui

faudrait pas, comme la chose nous frappe souvent d'une désagréable façon, choisir, pour s'en draper, des étoffes à grands dessins, ou à carreaux, ni adopter les genres de costumes à plis ou à ruches, ou à volants posés en travers. Il faudrait porter plutôt des étoffes rayées dans le sens de la longueur, avec des garnitures posées dans le même sens et plutôt plates. Les mêmes nuances ne conviennent pas non plus également aux blondes et aux brunes; les mêmes genres de coiffures ne peuvent être seyants à toutes les figures. Aux visages minces et allongés, conviennent les coiffures bouffantes, frisées, couvrant un peu le front, tandis que les coiffures en bandeaux enlevés, laissant le front à découvert, vont bien aux figures rondes et pleines. Il n'est pas jusqu'aux menus accessoires de la toilette, cols, fichus, bijoux, ombrelles, gants, chaussures, qui doivent être en harmonie parfaite et avec la personne et avec le reste de l'habillement. L'harmonie doit

insuffisants. Par contre, une femme laide peut être ravissante si l'arrangement savant de ses cheveux vient, par exemple, en un bouffant souple et mousseux, dissimuler un front trop haut et fuyant; par de seyantes ondulations, adoucir la dureté des traits; par de coquettes frisettes, garnir des tempes dénudées; avec de soyeuses torsades, équilibrer la disproportion d'une nuque dégarnie, atténuer le profil d'un visage trop saillant.



CHAPEAU EN PAILLE. Avec fleurs et rubans.



GRANDE CAPELINE. Garnie de fleurs

être cherchée en tout. Rien n'est si beau, rien ne plaît tant.

Je sais que ces quelques conseils sont superflus pour bon nombre de femmes qui, comme je le disais en commençant ma causerie, possèdent, d'une façon innée, ce don de savoir s'habiller; mais combien d'autres aussi, et, il faut le constater, surtout chez les favorisées de la fortune, ne se préoccupent que d'avoir des toilettes coûteuses, parfois tapageuses, et souvent tout à fait inélégantes.

Si l'on cherchait avant tout à se rendre compte de ce qui convient à son genre de physionomie, quel grand pas l'on accomplirait ainsi dans cet art si délicat et si compliqué de la toilette féminine et de l'élégance.

LAURENTIENNE.

PETIT COURRIER

COQUETTE. — Cette robe de mousseline rouge conviendrait bien pour la plage, où l'on se permet une certaine audace, mais pour la rue, ici, je ne vous la conseillerais pas. Avec votre toilette blanche, portez quand même des chaussures noires.

ALPHONSINE DE R. — Les gants de dentelle blanche ou noire seront encore en grande faveur. Pour cette toilette de vacance, je choiserais l'étamine, rose ou bleu-pâle, selon que la fillette est blonde ou brune.

LAURENTIENNE.

LECON DE COIFFURE

La coiffure joue un rôle important dans la beauté féminine. Une femme, fût-elle des plus jolies, passera inaperçue si elle est coiffée d'une façon quelconque; elle peut même être ridicule étant mal peignée, c'est-à-dire avec un "édifice" peu harmonisé avec ses traits, trop volumineux ou

Bref, il y a mille moyens de corriger les imperfections du visage et même "d'en tirer parti"; mais il faut pour cela, non pas recourir à ces coiffeurs de hasard qui, ne cherchant que les effets d'un monticule imposant, bien lissé, aux ondulations dures et régulières que l'on devine factices, et qui, sous un arrangement solennel, guindé, prétentieux, métamorphosent maladroitement le visage et rendent presque méconnaissables.

Autrefois, il y avait une sorte de dépréciation attachée au postiche. "Porter perruque, fi donc!" disait-on avec une moue dédaigneuse. Et sous ce fallacieux prétexte, avec cette phrase toute faite, on suppliciait sa pauvre chevelure de telle sorte, qu'après l'avoir cassée, brûlée, martyrisée, arrachée de tous côtés, tantôt devant, derrière, sur les côtés, suivant le goût du jour, on arrivait à constater avec désespoir, à quarante ans à peine, un éclaircissement tel de la chevelure, une si grande insuffisance, une si déplorable pauvreté — la bulbe ayant été stérilisé — qu'il fallait bien recourir à la "perruque" redoutée, rendue obligatoire, et la prendre complète, cette fois.

La femme élégante est, de nos jours, plus intelligemment coquette, sous un gentil "toupet" bien harmonisé à son visage, ne se défaisant ni à l'humidité ni au vent; elle laisse sa chevelure pousser en toute liberté, croître, allonger sans la moindre contrainte.

Outre les avantages inappréciables de ces postiches charmants, légers comme un souffle (montés sur un soupçon de tulle qui se fixe avec une ou deux épingle), permettant de se livrer aux sports les plus mouvementés sans redouter d'être "échevelée"; évitant l'intervention continuelle d'un coiffeur dont l'attente vous crispe, ils ont surtout le charme d'éviter à l'intimité le ridicule des bigoudis ou papillottes.

En effet, avant que l'usage des gentils et commodes postiches fut aussi apprécié, combien de femmes, pour se faire belles le lendemain aux yeux étrangers, imposaient à leur mari le spectacle peu attrayant d'une tête auréolée de ces menaçantes papillotes pointant en tous sens, et posées chaque soir pour que la chaleur de l'oreiller supplée à celle du fer chaud! Coquetterie bien mal entendue, convenons-en.

LES QUESTIONNEUSES

On reproche souvent aux femmes d'être questionneuses et de s'enquérir minutieusement des faits et gestes de leur interlocuteur.

"Où avez-vous passé votre villégiature, cette année?"

"Avez-vous l'intention de mettre René au lycée?"

"Aimez-vous le monde?"



PEIGNOIR ÉLÉGANT.—En liberty, garni de dentelle et ruban

écrasent de leur lourdeur déplacée les frêles épaules de jeunes filles, qu'on en a inconsidérément parées.

Je vous en prie donc, mesdames, si vous voulez avoir ce charme, cette distinction, cette élégance, en un mot, tant admirée, sachez choisir exactement ce qui convient à votre physionomie, à votre tournure, à tout l'ensemble de votre personne.

Ainsi, si vous étiez petite et forte de taille, il ne

“Combien votre couturière fait-elle payer une robe de ville?”

Etc., etc.

La plupart de ces questions sont indifférentes par elles-mêmes, elles ne deviennent importantes que par leur continuité.

L'esprit féminin se plaît à ces enquêtes mesquines, lorsque les idées générales et abstraites le laissent froid, il faut bien qu'il se rejette sur ces découvertes de détails.

Une fillette de 12 ans manifeste déjà cette curiosité vivante et active pour les mille riens de la vie de ses compagnes; elle aime à se renseigner, elle écoute, elle surveille, et, tout cela, pour apprendre que Madeleine est invitée à un bal d'enfants, ou que Louise va relever ses cheveux en chignon.

Devenue grande, elle conserve le même besoin de connaître l'existence de ceux qui l'entourent, leur fortune, leurs projets, leurs désirs.

Il ne lui est pas indifférent que Mme A... fasse l'emplette d'une robe de soie, plutôt que d'une robe de velours; elle s'intéresse aux vicissitudes domestiques de Mme B..., qui a renvoyé successivement trois cuisinières, et si elle apprend que le négociant C... vient de faire faillite, elle voudra connaître toutes les causes de cet accident, même si elle n'éprouve qu'une médiocre sympathie pour le malheureux.

Ce besoin de questionner s'atténue tout naturellement chez les femmes très occupées, les mères de famille absorbées par leur tâche; des soucis trop pressants les accablent pour que des futilités concernant les étrangers puissent retenir leur attention; parfois même, c'est à peine si elles s'arrêtent quelques instants au récit d'un vrai malheur qui ne touche aucun de leurs proches.

Pour celles, au contraire, qui ont des loisirs, cette habitude d'interroger à tort et à travers tous ceux avec qui elles parlent, prend des proportions agaçantes.

Je voudrais lutter contre cet abus si opposé aux prescriptions du savoir-vivre et aux règles de la discrétion.

La vie privée de chaque être lui appartient en propre; il a le droit de penser et d'agir comme il l'entend, il ne relève que de sa conscience et de ceux qui ont une autorité directe sur lui; nous violons en quelque chose sa liberté lorsque nous nous permettons de l'interroger, d'abuser de sa faiblesse, de sa timidité, de sa courtoisie, pour apprendre de lui ce qu'il n'avait pas l'intention de nous communiquer.

Sans doute, la plupart de nos questions oiseuses n'ont pas d'intention aussi maligne et ne portent pas un grave préjudice à la personne à laquelle nous les adressons, mais si nous partons de ce principe un peu sévère, nous serons forcément plus modérés en toute occasion sérieuse ou frivole, et nous acquerrons cette réserve de bon ton qui rassure et séduit tout le monde.

Beaucoup de personnes sont indiscrettes naïvement, elles s'imaginent volontiers qu'en s'informant des moindres détails concernant une de leurs relations, elles font preuve envers elle d'une grande sollicitude.

—Hé quoi, disent-elles, va-t-elle se plaindre parce que je lui ai demandé des détails sur la fièvre de sa fille; parce que j'ai tenu à savoir quel docteur l'a soignée, combien de nuits on a dû la veiller, la durée de sa convalescence, la conduite de ses frères et soeurs pendant cette maladie.

“Je lui témoigne ainsi un grand intérêt, et je pense qu'elle n'a qu'à se louer de mon attitude.” Oui, cette objection présente un fonds de vérité; et votre interlocutrice serait la première à reconnaître votre bienveillance, si vous la questionniez avec tact, c'est-à-dire d'une touche légère, sans continuité et surtout sans prendre un rôle d'inquisiteur.

Les questions suivies et serrées donnent à l'entretenu une allure d'examen ou d'interrogatoire.

Laissez-moi vous conter, à ce sujet, une anecdote amusante.

Il s'agit d'une femme très spirituelle qui voulait être délivrée d'une de ces questionneuses impitoyables, qui s'enquerraient de tout et ne vous font remise du plus léger détail.

Elle fit semblant de se prêter de bonne grâce à l'enquête de son interlocutrice; elle répondait avec empressement, disant à quelle époque elle faisait ses confitures, rentrait ses fourrures, combien de réceptions elle donnait par hiver, combien de réprimandes son fils méritait dans une semaine, etc. Mais elle mit, à dessein, plusieurs contradictions dans ses réponses.

Soudain son interlocutrice, s'apercevant de cette incohérence, s'écria :

—“Comment me dites-vous cela, vous m'avez répondu le contraire, tout à l'heure.”

Elle répondit finement, avec un sourire malicieux :

—“C'est juste, mais, voyez-vous, je me surveillerais un peu plus si j'étais une prévenue devant un juge d'instruction dirigeant un interrogatoire; avec vous, ces étourderies ne sont pas dangereuses.”

L'autre comprit la leçon.

Il y a encore une catégorie de questionneuses plus terribles et plus redoutées, ce sont celles qui interrogent perfidement, avec une malveillance aigue, pour surprendre un secret, pour obtenir par ruse les confidences auxquelles l'amitié se serait refusée; celles-ci sont doublement coupables, parce qu'elles mettent au profit de leur méchanceté cette disposition naturelle à l'inquisition, cet instinct policier qui les guide, dans les enquêtes indifférentes. Elles ne cessent pas d'être importunes, elles sont de plus redoutables.

Il est difficile de se surveiller constamment, de

l'on fait fondre dans un peu d'eau bouillante; quand le riz n'est pas encore tout à fait cuit, on y ajoute le sucre fondu, des zestes de citron; quand le riz est suffisamment cuit, on y met un verre de rhum, on mélange le tout, on retire du feu; on met le riz dans un moule de grès ou de porcelaine; on met le moule à la cave; le lendemain, on renverse le moule sur une assiette, et l'on met le pouding, que l'on peut décorer avec de la gelée de groseilles, des fruits confits, on enfin, avec un peu de rhum, que l'on allume au moment de servir.

Cet entremets est bon, peu coûteux, et particulièrement commode en ce qu'on peut le préparer la veille du jour où l'on veut le servir. On peut prendre le sucre en morceaux et froter les morceaux sur un citron avant de les faire fondre; enfin, on peut remplacer les zestes de citron par des morceaux d'écorce confite d'orange et de citron; on y ajoute aussi un peu d'angélique. Les fruits confits peuvent être remplacés par des raisins de Corinthe ou de Malaga.

GATEAU AÛ CHOCOLAT

On mélange pendant un quart d'heure deux oeufs entiers, une tablette de 5 sous de bon chocolat râpé très fin, une tasse de sucre pilé. Au bout d'un quart d'heure (employé à remuer ces ingrédients) on ajoute quatre blancs d'oeufs battus en neige; on continue à mélanger le tout, en y incorporant, par petites portions, une tasse de belle farine préparée; on met ensuite cette pâte dans un moule légèrement graissé avec du beurre très frais, et on laisse cuire à feu modéré.

BOISSON D'ETE

Très rafraîchissante et bienfaisante. — Prenez deux tiges moyennes de rhubarbe, découpez-les en petits morceaux et déposez-les dans un vase en porcelaine avec une grosse cuillerée de sucre érasé et la pelure d'un citron. Versez sur le tout une pinte d'eau bouillante. Laissez refroidir.

CHARLOTTE DAISY

Faites une petite caisse carrée en papier (tout le monde sait faire cela). Trempez, pendant deux minutes, des biscuits à la cuillère dans un mélange proportionné de rhum, curaçao, eau-de-vie, avec deux parties d'eau pure. Mettez une couche de biscuits humectés, dans le

fond de votre boîte. Couvrez-la d'une marmelade de pommes ou de poires, cuite préalablement. De nouveau, une couche de biscuits, — cette fois-ci, recouverte de confiture—et alternez ainsi jusqu'à ce que votre boîte soit remplie. Laissez reposer au moins deux heures, renversez, glacez avec des blancs d'oeufs battus, sucrés, décorez soit de fruits glacés ou même de raisin vert. J'ai même mis des oeufs au lait entre ces couches de biscuits: c'était exquis.

MARMELADE DE RHUBARBE

Eplucher les tiges, les jeter à mesure dans l'eau froide; mettre sur le feu avec même poids de sucre, faire cuire à feu régulier et à récipient ouvert; au bout de trois bouillons, ajouter même quantité que la première fois de sucre en “poudre”; faire cuire “vivement”; retirer quand le jus prend à la cuiller.

LISELOTTE.

RECETTES CULINAIRES

POUDING DE RIZ

On prend une livre de beau riz que l'on échaude trois fois; on met le riz sur le feu, dans une casserole, avec de l'eau qui recouvre le riz, mais sans remplir la casserole; on le fait cuire jusqu'à ce que l'eau ait réduit, et que le riz soit gonflé; on prend une demi-livre de sucre, que



LEÇON DE COIFFURE

Les quelques vignettes qui accompagnent cette petite étude sur la coiffure représentent des modèles très jolis et faciles à copier. On pourra soit les exécuter avec sa seule chevelure si elle est assez abondante, soit à l'aide de l'un de ces toupets postiches qui se vendent chez tous les coiffeurs.

toute allusion à un fait que l'on désire cacher; le moindre indice suffit pour ces sortes de limiers et, quand elles sont arrivées à saisir un lambeau de la vérité, elles s'y attachent avec ténacité jusqu'à ce qu'elles la possèdent toute. Je ne saurais trop vous conseiller de fuir des personnes aussi malaisantes, aucun des avantages que leur fréquentation peut vous assurer ne vaut le mal qu'elles pourront vous faire dans la suite.

Je n'ose pas vous dire si quelques-unes d'entre vous ont des tendances aussi fâcheuses, qu'elles se corrigent sans retard. Aucune de nos lectrices n'a de si vilains défauts, j'en ai la conviction.

VIN MARIANI Pour les Femmes Nerveuses et les Hommes Faibles.
LE GRAND TONIQUE

A TRAVERS L'OUEST CANADIEN

LA SASKATCHEWAN

Avec certaines vues de l'Ouest canadien, nous publions aujourd'hui les extraits suivants d'une lettre du R. P. Guérin, missionnaire à Prince Albert : —

La mission du vicariat de la Saskatchewan est une des missions les plus dénuées de ressources. Tout est à la charge de notre bon Evêque, qui compte uniquement pour le soutien de ses missionnaires et de leurs oeuvres, sur la charité des associés de l'Oeuvre de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance.

Chaque jour de nouveaux besoins se font sentir. En ce moment, une foule d'émigrants nous arrivent de tous les coins du monde. Chassés pour la plupart par la misère de leur pays natal, ils viennent se fixer dans les immenses régions du Nord-Ouest canadien et demander à la terre, inculte jusqu'ici, quoique prodigieusement fertile, les moyens de vivre.

Cette immigration incessante nécessite la création de nouveaux postes. La terre se charge de pourvoir aux besoins du corps ; mais ces pauvres gens ont une âme, et c'est à nous, missionnaires, de leur procurer les secours spirituels plus nécessaires encore. Il faut donc fonder des paroisses et bâtir des églises où ils viendront, le dimanche, écouter la divine parole, chercher les consolations des sacrements, prier Dieu de faire fructifier leurs travaux. Il faut des écoles pour donner à leurs enfants une éducation chrétienne.

Mais sur qui retomberont toutes ces charges ? Pour la plupart, ces gens sont pauvres ; ils n'ont que leurs bras pour se faire vivre. Plus tard, ils seront sans doute récompensés de leurs peines par une honnête aisance ; mais, au début, ils ne peuvent venir en aide au missionnaire. Au premier pasteur du diocèse incombe le devoir de tout créer, de tout organiser. A lui de fournir les matériaux et la main-d'oeuvre pour la bâtisse des églises, maisons, écoles, etc., et souvent son coeur saigne en voyant le peu de ressources dont il dispose, et en se trouvant forcé de renoncer à tant d'oeuvres nécessaires.

Souvent, mettant tout son espoir en Dieu, le pasteur envoie un de ses enfants au secours de ces abandonnés. Le prêtre s'en va, chargé du léger bagage de l'apôtre. Il s'établit sur une terre que, fort heureusement, le gouvernement lui fournit gratuitement. (Tout individu qui en fait la demande a droit à une concession). Il se bâtit de ses propres mains une humble cabane, il défriche un coin de sa terre, et il finit par obtenir une petite récolte de pommes de terre et de légumes. Les colons des environs viennent, le dimanche, se réunir dans la petite église improvisée, qui, trop souvent, fait souvenir de l'étable de Bethléem. Le prêtre célèbre le Saint-Sacrifice, et, d'une voix émue, annonce la parole de Dieu. Il reconforte ses chrétiens, que son exemple, du reste, contribue beaucoup à édifier et à encourager. Ils savent qu'il est aussi pauvre qu'eux, et même plus qu'eux, et souvent ceux qui jusque-là avaient été indifférents en matière religieuse, reviennent à de meilleurs sentiments, finissent par comprendre les beautés et la sainteté de la religion catholique, et deviennent des modèles de foi et de piété, attirant eux-mêmes peu à peu les pauvres égarés qui vivent loin de la lumière de la foi. A mesure que ses ressources augmentent, le missionnaire trans-

forme sa cabane ; aide de ses paroissiens, que son exemple entraîne, il bâtit une petite église. Mais pour lui que de sacrifices, que de travail, que de peines, quelle pauvreté ! Il est obligé de faire tous les métiers : charpentier, menuisier, maçon, laboureur, jardinier et cuisinier, car il est seul. Son évêque n'est pas certes insensible à sa détresse, il voudrait améliorer sa situation, mais sa bourse se vide de plus en plus ; puis de nouvelles fondations s'imposent. Bref, il ne peut plus que prier et supplier la divine Providence de venir à son aide.

D'un autre côté, comme son coeur est triste en voyant les ministres protestants, les mains pleines d'or fonder partout des missions, bâtir des églises, élever des écoles industrielles, etc. Leurs coreligionnaires, eux aussi, arrivent en foule. Nous voudrions leur tenir tête et les empêcher de s'établir dans nos quartiers catholiques. Mais les ministres sont riches ! L'un d'eux faisait dernièrement publier dans les journaux qu'il avait à sa disposition une somme de deux cent cinquante mille dollars pour établir de nouvelles missions protestantes. Hélas ! que nous sommes loin de là !

Ce n'est pas tout. En dehors de la partie civilisée de son vicariat, Mgr Pascal en a une autre non moins intéressante : la partie sauvage. Là aussi, que de bien à faire, que de misères à secourir ! Ah ! c'est là, surtout, sur ces terres glacées, où le thermomètre descend souvent à 50 degrés au-dessous de zéro, que les pauvres missionnaires ont à souffrir ! Les sauvages sont nomades et le missionnaire est obligé de les accompagner ou d'aller les chercher là où ils sont à chasser. Que de voyages pénibles en raquettes ou en traîneaux à chiens ! Il faut parcourir parfois des centaines de kilomètres, camper la nuit sur la neige, au mi-



SASKATCHEWAN, Canada.—La rivière Churchill ; d'après une photographie

lieu de lacs glacés, s'exposant ainsi à être trouvé gelé le lendemain. Et, cependant, il faut bien marcher ! Les sauvages souvent ne sont guère attrayants ; pour vivre avec eux, il faut avoir un courage surhumain. Mais le missionnaire ne voit que leurs âmes, et il sacrifie tout pour les sauver et les soutenir dans les luttes de la vie.

Combien cependant, parfois, il se sent triste, continuellement obligé de vivre au milieu de ces gens, grossiers et d'une malpropreté indicible !

Dernièrement, un de nos jeunes Pères revint à Prince-Albert, après un voyage de 900 milles en traîneau à chiens, à travers les bois et les lacs couverts de neige. En arrivant en pays civilisé, en voyant les premières maisons des blancs, il fut suffoqué d'émotion et ne put retenir ses larmes. Il était si heureux de revoir enfin des compatriotes ! Depuis deux ans, il vivait au milieu des sauvages. Et, en se revoyant tout d'un coup revenu à la vie civilisée, des larmes brûlantes s'échappaient de ses yeux. Jamais on ne saura la grandeur du sacrifice que Dieu exige de ceux qui s'en vont au loin évangéliser les sauvages.

Ils ont, eux aussi, bien des oeuvres à faire prospérer, et vraiment ils réussissent d'une façon encourageante. Ils font des conversions nom-



Un métis canadien

breuses. Leur charité, leur désintéressement attirent les païens et les protestants ; en plusieurs endroits, des villages entiers se sont convertis du protestantisme. Si les ressources venaient plus abondantes, les missionnaires réussiraient encore mieux. Là-bas, il ne faut pas songer à la culture. La terre ne produit rien. Il faut qu'on leur envoie de Prince-Albert les provisions nécessaires, et on ne peut le faire que deux fois par an, heureux encore quand le tout ne fait pas naufrage en route.

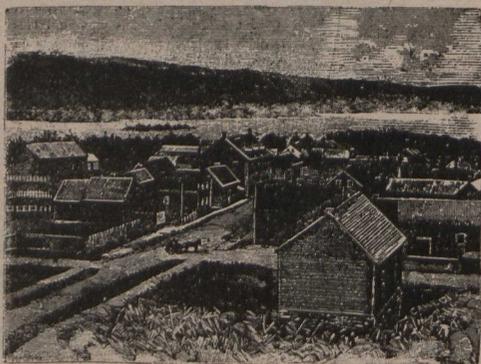
Le Père dont je vous parlais tout à l'heure, est allé visiter les Esquimaux qui vivent dans l'extrême Nord, il a habité plusieurs mois sous leurs huttes de glace, il a étudié leur langue, leur caractère, leurs coutumes. Comme ces pauvres gens sont misérables, dans quel état de dégradation ils se trouvent ! Oh ! comme ils auraient besoin des lumières de la foi ! Aussi, voudrait-il fonder chez eux une mission et résider parmi eux, mais cela nécessitera de nouvelles dépenses et... toujours c'est le même refrain.

Puissent ces quelques lignes réussir à disposer en notre faveur le coeur des âmes généreuses !

AUX PARENTS CHRÉTIENS

Pères et mères, si vous voulez orner de la bonté, comme d'un trésor précieux, le coeur de vos enfants, ne jouez ni avec leurs caprices, ni avec leurs passions naissantes ; ne faites point de leurs moindres désirs votre règle unique. Evitez de compromettre et d'anéantir par une tendresse aveugle et d'inexcusables faiblesses les salutaires impressions reçues à l'école ; ne leur donnez jamais raison contre leurs maîtres chrétiens, sans quoi vous sèmerez l'égoïsme pour recueillir l'ingratitude. Au contraire, apprenez-leur quelquefois la crainte et toujours le respect. Initiez-les au sacrifice, à l'oubli d'eux-mêmes. En les corrigant, vous terez preuve d'amour, c'est l'Esprit Saint qui l'a dit ; et de plus, vous sèmerez dans leur coeur la bonté pour recueillir la reconnaissance.

L'ABBE L. FALCOU.



SASKATCHEWAN, Canada.—Village de colons dans les environs de Prince-Albert ; d'après une photographie



SASKATCHEWAN, Canada.—Village sur la rivière Saskatchewan ; d'après une photographie

M. LOUBET EN ALGÉRIE

Le président de la République française a exécuté avec une irréprochable ponctualité le programme, passablement chargé, de son voyage en Algérie.

Mercredi, 15 avril, à 1 heure de l'après-midi, le croiseur "Jeanne-d'Arc" entrait dans la rade d'Alger, où l'escadre française de la Méditerranée, sous les ordres du vice-amiral Pottier, échangeait des saluts avec les navires des flottes russe, anglaise, italienne, espagnole, réunies là pour accomplir un acte de courtoisie diplomatique. Aussitôt commença la série des réceptions officielles, salamales, discours, banquets, revues de troupes, fêtes agrémentées de fantasias de toute la couleur locale que peuvent concéder les règles du Protocole. M. Loubet consacrait à Oran sa journée du 17, à Tlemcem celles du 18 et du 19 ; il allait ensuite à Perrégaux, à Saïda, à Blidah, à Bouffarik,

piéd à terre devant les personnages de marque assemblés, les souhaits de bienvenue lui furent adressés par M. Alfairac, maire d'Alger. Les présentations terminées, le cortège se forma, comprenant quatorze voitures, — celle du président, attelée de six chevaux d'artillerie, — et, entre une double haie de troupes, parmi les acclamations d'une foule immense, précédé d'un groupe de cavaliers arabes, se dirigea vers le Palais d'Hiver.

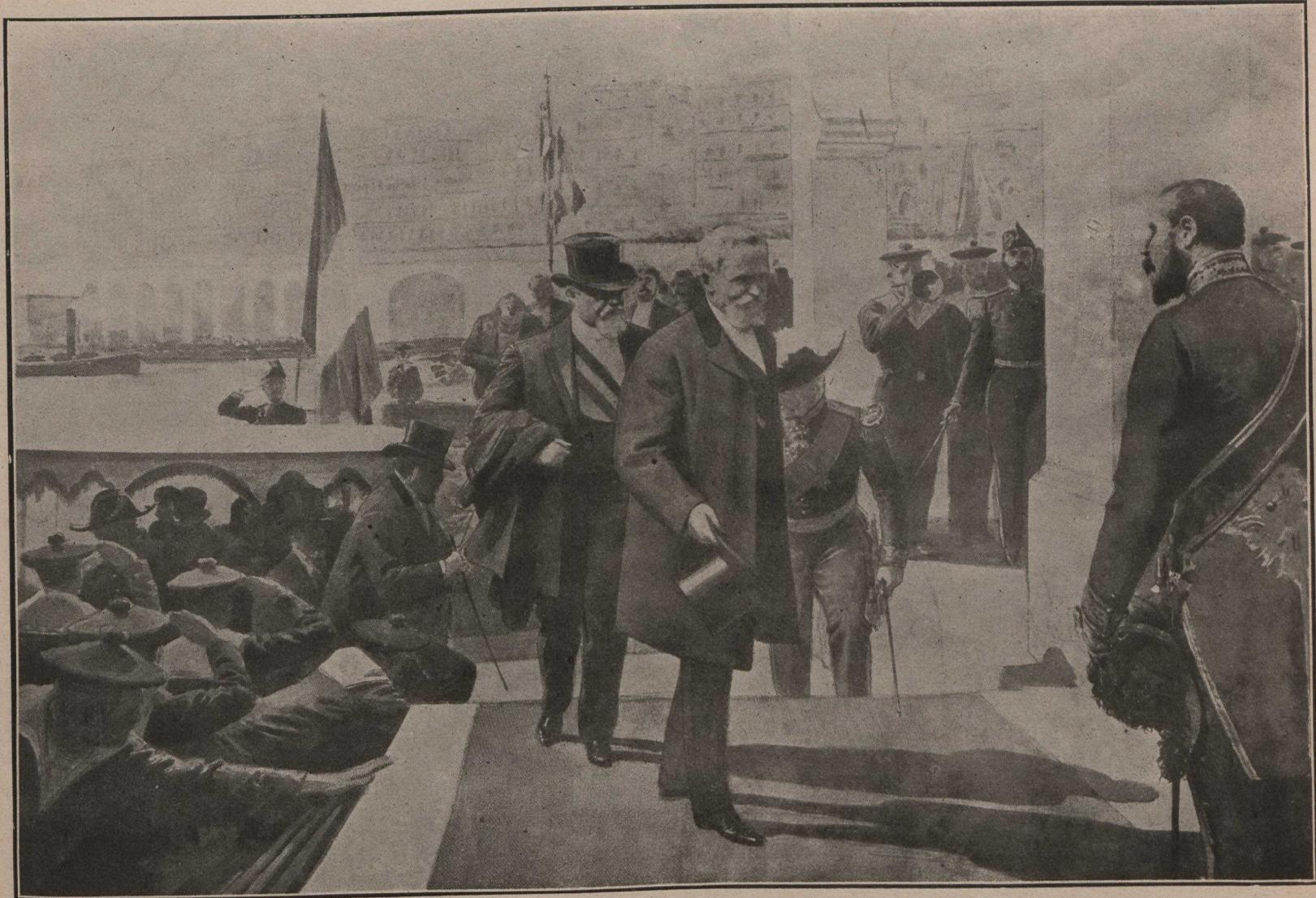
Là, dans le magnifique décor blanc et or du grand salon, après quelques instants de repos accordés au président, eurent lieu les réceptions officielles, avec le cérémonial et les discours d'usage. M. Loubet avait à sa droite, MM. Fallières et Pelletan, à sa gauche, MM. Bourgeois, Delcassé, Maruéjols et M. Varnier, secrétaire-général du gouvernement de l'Algérie, remplissant par intérim, en l'absence d'un titulaire, les fonctions de gouverneur-général.

Ce fut un long défilé des Délégations financières, du Conseil général, de la magistrature, des membres de l'Université, du clergé, etc. Le gé-

QUE FERONS-NOUS DE NOS FILLES ?

Un journal des Etats-Unis, ayant promis un prix à celui de ses abonnés qui ferait la meilleure réponse à la question ci-dessus, a couronné la réponse suivante, que bien des mères pourront méditer avec profit :

"Que ferons-nous de nos filles ? D'abord, des femmes loyales à l'âme vaillante et forte, puis donnez-leur une bonne instruction élémentaire. Apprenez-leur à préparer un repas convenable, à laver, à repasser, raccommoder des bas, coudre des boutons, à faire une chemise et à tailler tous les habits. Qu'elles sachent cuire leur pain et se rappellent qu'une bonne cuisine épargne des dépenses de médecine et de pharmacie. Dites-leur qu'un écu de cinq francs vaut cent sous, que pour épargner il faut dépenser moins, qu'on doit s'attendre à la misère lorsqu'on dépense plus que ses revenus. Enseignez-leur qu'une robe de coton



ARRIVÉE DU PRÉSIDENT LOUBET À ALGER.—M. Loubet débarquant à l'Amirauté

et, le 22 au soir, il était de retour à Alger, d'où il repartait le lendemain matin pour une excursion en Grande-Kabylie. — visitait les centres agricoles, les tribus nomades, recevait les hommages et les vœux des municipalités et des colons, les protestations de loyalisme des chefs indigènes.

Le débarquement à Alger ne fut pas l'épisode le moins pittoresque et le moins imposant de ce voyage historique, en raison de la beauté du décor et de l'appareil naval déployé. En quittant la "Jeanne-d'Arc", le président de la République, en habit noir, la poitrine barrée du grand cordon de la Légion d'honneur, prit place dans un canot portant, à l'avant, son pavillon personnel, aux initiales dorées E. L., et, à l'arrière, le pavillon national. Il était accompagné des présidents des deux Chambres, des ministres des Affaires étrangères, de la Marine, des Travaux publics.

A 1.30 heure, le canot présidentiel abordait à l'Amirauté, dont les élégants bâtiments de style mauresque étaient brillamment pavoisés et enguirlandés par les soins du capitaine de vaisseau Hautefeuille, commandant de la marine en Algérie.

Au moment où, tandis que commençait à tonner le canon du fort de la Casba, M. Loubet mettait

néral Caze, commandant le 19e corps d'armée, présentait les officiers généraux et les officiers supérieurs.

Puis, ce fut le tour des envoyés étrangers, spécialement accrédités pour venir saluer, au nom de leurs nations, le président de la République française : d'abord, les deux ambassadeurs marocains, accompagnés d'une escorte militaire, dont le plus âgé, Si ben Asser kkuenani, prit la parole ; puis, suivis de leurs états-majors, l'amiral Krieger, commandant l'escadre russe ; le vice-amiral Frigerio, aide-de-camp du roi Victor-Emmanuel, commandant l'escadre italienne ; l'amiral Curzon Howe, commandant l'escadre anglaise, et le contre-amiral Vinegra, de la marine espagnole.

Peut-être fallait-il, pour résister à la fatigue des réceptions, plus d'endurance encore que pour supporter celle du voyage. Mais, M. Loubet, à son ordinaire, sut demeurer souriant. Son sourire, il est vrai, était moins guindé quand il passait sous des portiques fleuris, au son des musiques, au bruit des vivats, et il s'épanouit largement quand le président apprit que les camelots offraient son portrait devant les cafés, avec un vif succès, contribuant ainsi à sa popularité.

payée habille mieux qu'un vêtement de soie sur lequel on doit de l'argent.

"Qu'elles sachent de bonne heure acheter et faire le compte de leurs dépenses. Répétez-leur qu'un honnête ouvrier en tablier et en bras de chemise est cent fois plus estimable, n'eût-il pas un sou, qu'une douzaine de jeunes élégants, vaniteux, imbeciles et presque toujours dépravés, cachant leur pourriture sous des dehors aimables. Apprenez-leur à cultiver le jardin et à aimer les fleurs. Après cela, faites-leur donner des leçons de piano et de peinture, si vous en avez les moyens, mais sachez que ces arts sont tout à fait secondaires et tiennent peu de place dans l'existence pour la rendre heureuse.

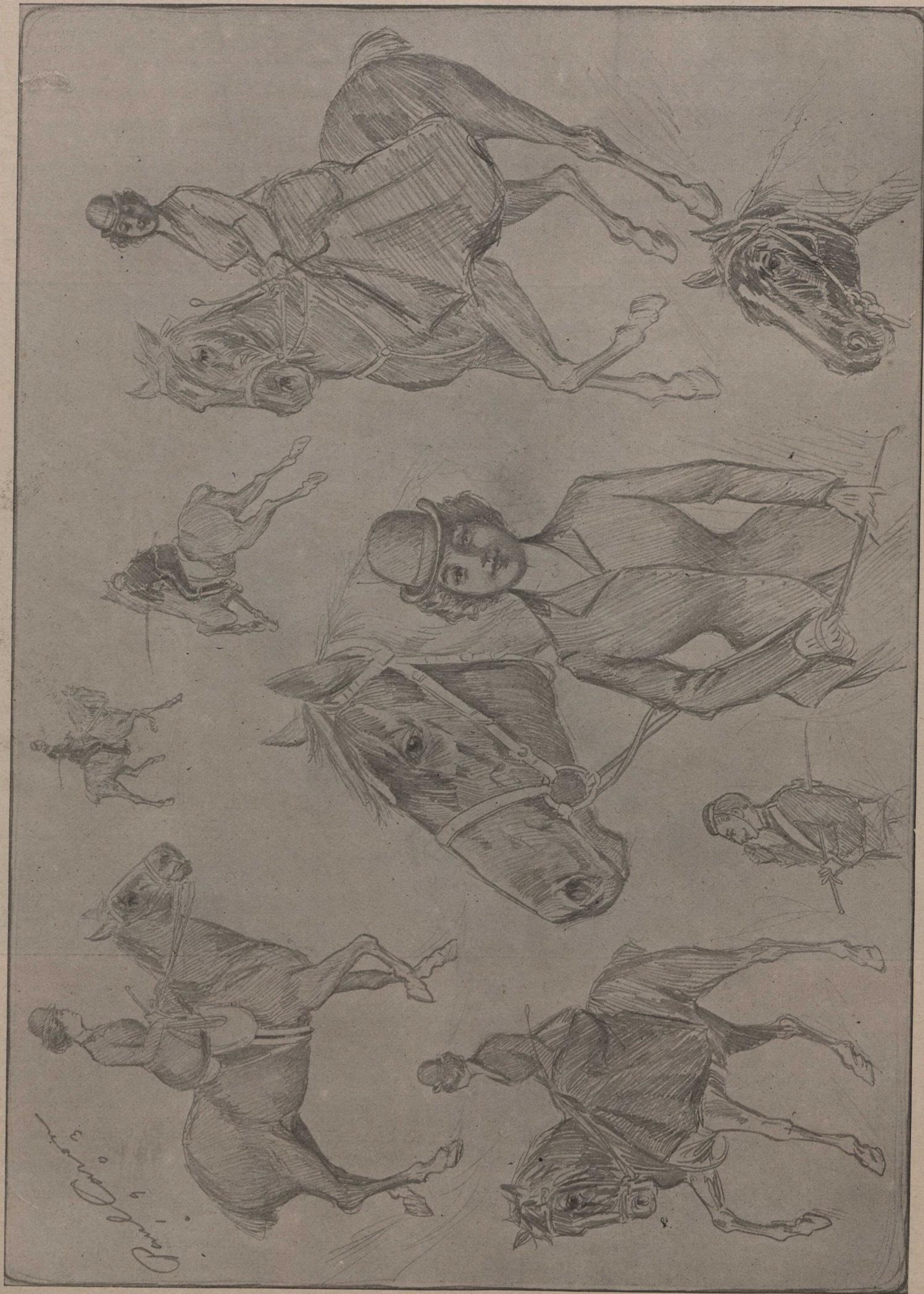
"Qu'elles apprennent surtout à mépriser les vaines apparences et que leur oui soit oui, et leur non, non."

Dr J. B. DUBOIS.

Une femme sait tout sans avoir rien appris.

* * *

Il est dangereux de tenir une épée qui brille plus que le sceptre.



MONTREAL. — Vues du concours hippique à l'Aréna



DEUX AMIS. — AU REPOS. d'après André Brouillet

LES MASQUES ET LES ESPRITS

Chez les peuples primitifs, les masques ont une signification beaucoup plus précise que chez les peuples civilisés. Tandis que ces derniers n'y voient qu'un mode de divertissement et cherchent seulement à obtenir des effets comiques en s'en revêtant, chez les peuples de culture rudimentaire, au contraire, l'usage de masques est la conséquence de croyances superstitieuses. Les masques, consistant en figures horribles et étranges, sont employés par eux à écarter les démons et esprits qui sont regardés comme des ennemis des hommes et passent pour leur apporter tous les maux qui les atteignent.

La croyance aux esprits est générale chez tous les peuples primitifs et elle constitue la plupart du temps leur seule religion ; elle se rattache à l'idée d'"animisme". Dans sa forme la plus simple, "l'animisme", dit M. Deniker dans son ouvrage, "Les races et les peuples de la terre", consiste à croire que le corps d'un homme recèle un autre être plus subtil, une "âme", capable de se séparer temporairement de son enveloppe ; il admet, en plus, que tout ce qui existe, bêtes, plantes, pierres, voire même les objets fabriqués, ont également une âme douée des qualités semblables." Et il donne de curieux exemples des croyances basées sur cette idée. C'est ainsi que, dans le Laos birman, les Chans du Xieng-Long croient que l'âme quitte le corps d'un homme qui s'endort, sous la forme d'un papillon irisé. Des phénomènes physiques ou physiologiques sont interprétés comme des manifestations de cette portion subtile de la nature humaine ; l'ombre qui suit les mouvements de l'homme, son image qui se reflète dans l'eau, le souffle produit par la respiration, sont regardés par beaucoup de peuples sauvages comme autant de preuves de l'existence d'un être immatériel. Le sommeil leur apparaît comme une séparation momentanée de l'esprit d'avec le corps, et la mort n'est, à leurs yeux, qu'un sommeil prolongé. Ils s'imaginent que l'âme cherche à rentrer de nouveau dans le corps et que, ne le trouvant pas, elle rôde, inquiète, autour des cases, et en veut aux vivants qui le lui ont caché.

De là, on en est venu facilement à admettre que des esprits, êtres imaginaires aux formes les plus variées, circulent aussi bien que les âmes, autour des humains. Les âmes des hommes morts sont des esprits, mais on en admet beaucoup d'autres qui se mêlent constamment aux affaires humaines. C'est aux esprits que les races peu cultivées attribuent tout ce qui leur arrive de malheureux, les maladies et la mort même. Leur existence se passe en luttant contre ces ennemis invisibles, qu'ils croient sans cesse acharnés après eux.

Tout ce qui peut causer la peur ne fait que développer ces croyances chez les sauvages. Les Fuégiens-Yahgan, par exemple, n'ont aucune idée

nette des esprits, et ce n'est que le soir, sous l'influence de la peur, qu'ils s'imaginent être attaqués par des êtres imaginaires.

L'animisme grossier et naïf des peuples sans culture a fait naître toutes leurs pratiques superstitieuses, qui ne méritent pas le nom de religion, car elles ne supposent ni un dogme précis ni un culte organisé. C'est à ces croyances que se rattache le "fétichisme". Le mot "fétiche" vient du portugais "feitisso", amulette. Les peuples fétichistes considèrent certains objets qu'ils appellent fétiches, gris-gris, etc., comme doués d'une volonté et d'une puissance capables de dominer l'influence mauvaise des esprits. Tout est bon pour faire un fétiche, une pierre, une plume, un morceau de bois, une coquille, une cruche ébréchée, des épaves de navires naufragés, sans que la valeur matérielle de l'objet puisse en rien augmenter le degré de puissance du fétiche ; les objets les plus intimes sont souvent ceux auxquels les sauvages attribuent le plus de vertus. Le fétiche est regardé comme une manifestation sensible de l'existence d'un esprit, de nature par conséquent à communiquer à celui qui en est possesseur une partie de sa puissance.

Les danses auxquelles se livrent les sorciers et féticheurs, chez de nombreuses peuplades, sont



Masque recouvert de peau humaine du Cameroun



Masque de danse du Cameroun

aussi inspirées des mêmes idées ; ce sont des exorcismes tendant à écarter les mauvais esprits. Pour compléter le succès de cette pratique, il est d'usage presque universel que les exécutants se recouvrent le visage de masques hideux destinés à effrayer les esprits, et se revêtent le corps de costumes grotesques. Les danses épileptiques des chamans sibériens et américains, celles des féticheuses nègres, la danse des douk-douk à la Nouvelle-Guinée et dans l'archipel Bismarck, sont des exemples frappants de ces curieuses superstitions.

Nous avons déjà, à diverses reprises, figuré des spécimens de masques usités chez diverses peuplades sauvages, soit pour les danses religieuses, soit pour les danses guerrières. Ceux que nous donnons aujourd'hui viennent de l'intérieur du Cameroun, où, de même que, dans toute la zone congolaise, le fétichisme est si développé. Les deux premiers sont sculptés dans du bois, le troisième offre cette particularité d'être recouvert de peau humaine. Il est assez remarquable que l'auteur de ces masques se soit appliqué à donner au visage les caractères de la race. Ainsi, l'un d'eux porte toute une broussaille de cheveux, a des lèvres épaisses faisant saillie en avant, des sourcils renflés et des muscles saillants. Sur le dernier masque, les caractères de la figure n'apparaissent que grâce au relief du bois travaillé qui supporte la peau.



Masque du Cameroun

Partout au Congo, on rencontre des féticheurs qui revêtent des costumes spéciaux, toujours des plus grotesques, et servant plus encore peut-être qu'à effrayer les esprits, à impressionner les plus naïfs de leurs compatriotes et à tirer d'eux les cadeaux ou les aumônes dont ils vivent. Le métier de féticheur est rémunérateur, mais il exige quelque habileté, car il faut savoir répondre à propos aux questions posées et fournir le fétiche le mieux approprié aux besoins et aux désirs du client. Aussi, faut-il en imposer à plus simple que soi par un costume et une attitude sortant de l'ordinaire. Les féticheurs se font volontiers, par exemple, des crinières en piquants de porc-épic et portent des masques en bois sculpté ornés de barbes en poils de chèvre, qui souvent ne manquent pas d'un certain art. Ailleurs, ce seront d'autres genres d'ornements, et la variété en est infiniment grande.

Dans le Kasai, on trouve non seulement des masques couvrant le visage, mais encore d'énormes têtes creusées, que le féticheur s'enfonce jusqu'aux épaules.

Dans son "Journal de route", le capitaine Lemaire, chef de la maison scientifique du Kanga-Tanga, raconte qu'il a trouvé dans l'Ou-Roua un masque de danseur, sculpté dans un bois léger, qui représente une tête d'éléphant. Le long de la trompe est disposé en jonc creux, qui permet au danseur de boire par cette trompe. Ce masque est aujourd'hui exposé au musée de Tervueren, près de Bruxelles, ainsi qu'un autre qui simule une tête de buffle.

On pourrait multiplier les exemples de ces étranges coutumes, car il n'est pas de voyageur africain qui n'ait été à même d'observer et de décrire de telles mascarades. Mais, que ce soit en Afrique, chez les Indiens d'Amérique, chez les Paponis d'Océanie, ou chez les chamanistes de la race jaune, on peut dire que l'usage des masques et la pratique des danses et des déguisements se rattachent originairement à des idées religieuses et surtout à la croyance aux esprits, et qu'elle en est au moins un reste et une survivance là où le peuple a acquis plus de culture et où les souvenirs de superstitions anciennes se sont effacés.

Ce qui passe généralement pour vrai est ordinairement faux.

Le point le plus essentiel dans l'art de mener les esprits, c'est de leur cacher qu'on les mène.

On sait gré aux gens désagréables quand ils le sont un peu moins.

Le bavard n'est pas celui qui pense et parle beaucoup, mais celui qui parle plus qu'il ne pense.



FIANÇAILES EN DALMATIE.—Le fiancé fit son entrée en tendant solennellement à la jeune fille le traditionnel rameau d'oranger planté dans une orange

PRÈS DES FLOTS BLEUS DE L'ADRIATIQUE FIANÇAILES EN DALMATIE

Est-il dans le monde entier un nom plus harmonieux que celui de la Dalmatie ! Et comme il rappelle bien l'idée d'apaisement et de limpide lumière qu'on éprouve quand on descend des âpres montagnes de l'Herzégovine et du Monténégro pour gagner cette zone heureuse et radieuse que caressent les flots trop bleus de l'Adriatique !

Certes, c'est une terre bien pauvre, dont on a dit justement qu'elle n'a que la peau sur les os. Un voyageur allemand a même retenu tous les désavantages de la région dalmate : on y gèle en hiver ; on y rôtit en été ; on y meurt de soif en toute saison, car la plupart des villages manquent d'eau, les rares sources de la montagne ayant l'impertinence de se rendre à la mer par des conduits souterrains.

Mais qu'est-ce que tout cela peut bien avoir à faire avec le caractère pittoresque dont ce pays est imprégné jusqu'à la moelle et qui captive le voyageur, bien mieux que ne le pourraient tous les comforts de tous les hôtels et des wagons allemands ?

La Dalmatie est sans doute une terre pauvre en culture, mais les rejets de sa mer azurée, l'éclat de ses rochers sur lesquels s'étale la dentelle verte pâle des forêts d'oliviers, l'ombre des nombreuses échancrures du littoral ont un parfum subtil de sauvageon, comme dit M. René Millet, qui produit le plus grand charme.

Lorsqu'on défile le long de cette côte bénie, tout respire la paix, jusqu'aux remparts et aux canons des villes qui sommeillent maintenant, dit l'auteur que nous venons de citer, comme les Suisses sur leur hallebarde. "Les coulevrines inoffensives de Stasno ont roulé dans le fossé plein d'herbe. Des abeilles butinent dans le chemin de ronde. Les remparts ne sentent plus la poudre, mais la fleur d'amandier ou la jeune vigne nouvelle. A Zara, on ne voit d'abord que des points blancs au fond d'une rade ; puis la silhouette d'un château-fort, perché sur une colline ; puis, au-dessus des toits, un dôme, une tour, le profil familier du beffroi qui fait battre le cœur du marin. La main sur ses yeux, il regarde la ville grandir peu à peu. Dans la foule qui remplit le quai, il cherche à distin-

guer les tresses noires de sa femme, les mines barbouillées de ses marmots. Parfois un mouchoir s'agite derrière un store. Les objets deviennent plus nets, les fenêtrures s'emplissent de visages souriants, le port s'anime. C'est un fouillis d'agrès et de voiles séchant au soleil, tandis qu'on cuisine, on dort, on chante, on aime sur l'eau comme sur terre."

Dans l'air, sur les plages, au fond des anses, le long des ravins, parmi les villages et les villes, partout on sent flotter un je ne sais quoi de tendre qui invite et qui berce. Nous nous ferions un scrupule de ne pas donner encore une fois la parole à cet admirable écrivain pour communiquer à nos lecteurs une idée de la poésie et de la joie épandue dans cette région. "Des yeux noirs vous regardent à la dérobée, des tailles cambrées disparaissent dans l'ombre des ruelles et des fusées de rire vous partent on ne sait d'où. Et quel rire ! point moqueur : frais et cristallin, tout pareil à la chanson de l'eau sur les marbres des fontaines. La jeunesse fourmille dans ces antiques murailles. Il n'en faut pas beaucoup pour faire sortir toutes les têtes de leur trou. Un de mes amis fait cette expérience de lancer en l'air un baiser au hasard dans la ruelle la plus silencieuse. Immédiatement, à ce bruit connu, vingt frimousses paraissent aux balcons, et c'est une cascade de rires qui, d'étage en étage, retombent sur nos têtes."

Il serait superflu de vanter la beauté du type féminin dans cette région des grands yeux noirs par excellence.

En peu d'endroit, la grâce des jeunes femmes et des jeunes filles atteint un pareil degré. Les hommes sont aussi beaux, aussi élégamment et richement vêtus que leurs épouses et leurs filles. C'est un peuple qui ne vit que de beauté.

Les femmes, du moins, si elles se parent de vêtements très brodés, font tous leurs costumes elles-mêmes.

Elles teignent elles-mêmes la laine, le fil et la soie, puis les tissent et les ornent. Avec ces étoffes couvertes de dessins aux couleurs vives, elles s'ajustent les plus gracieux vêtements qui soient sur terre : jupes diaprées, toutes scintillantes de paillettes d'or, fichus et tabliers admirablement criblés de broderies, corsets rouges et tapissés de fleurs multicolores.

Les bijoux abondent aussi ; la plupart d'entre eux sont faits de pièces de monnaies d'or et d'argent, qui entourent le cou et les poignets ou qui pendent aux oreilles.

A Salone, où je me trouvais un jour de grande foire, je fus invité aux fiançailles d'une jeune Dalmate de la société bourgeoise. Après avoir traversé la foule animée où les costumes les plus disparates se confondaient dans un joyeux tumulte de nuances, je parvins à la demeure de la future mariée. Je remarquai sur la porte un jeune seigneur (un "pandour") qui recevait de son vassal la redevance féodale ; pas méchante cette redevance annuelle : deux poulets. Il faut ajouter que le susdit Seigneur avait droit aussi à toutes les têtes des pores tués sur sa terre.

La fiancée se tenait dans le grand vestibule de l'entrée avec toute sa famille, ses parents, ses soeurs, ses neveux. Le fiancé fit son entrée solennellement, tendant à la jeune fille le traditionnel rameau d'oranger planté dans une orange. Avec le sourire le plus frais et le plus réservé qu'on puisse imaginer, la fiancée s'inclina pour inquier qu'elle agréait la demande du jeune homme, lequel avait derrière lui quatre amis, armés de leurs inséparables fusils damasquinés. Pas un mot ne fut prononcé, mais beaucoup de sourires furent échangés de part et d'autre. Je fus ravi de cette cérémonie, unique au monde, où tant de personnes, sans délier la langue, trouvaient le moyen de s'exprimer les unes aux autres une foule de sentiments de bonheur et d'affection.

Le soir, une fête de famille, moins taciturne, nous réunit dans le même local. Les "guzlars", ou musiciens, accompagnèrent de leurs instruments monocordes les danses qui atteignent en Dalmatie le paroxysme de la séduction. La plus exquise de toutes est le "kollot", dont le nom signifie cercle. Les danseuses se dandinent avec une grâce particulière dont on ne saurait donner une idée.

PAS D'HESITATION

Entre tous les remèdes contre les affections de la gorge et des poumons, le seul vraiment efficace est le BAUME RHUMAL.

COIFFURES EXCENTRIQUES

A quelles extravagances la mode peut conduire les femmes élégantes, il est facile de s'en rendre compte. Il existe toujours quelque part une excentrique pour exagérer et se faire remarquer. Mais il y a eu des époques de véritable folie, où la plus belle parue du genre humain s'efforçait de s'enlaidir, poussée par un délire fantastique. Par exemple, dans le dernier quart du dix-huitième siècle, et avant la Révolution, on assista à la naissance de coiffures inouïes. Nous avons cru curieux d'illustrer un article sur cet héroïque moment des artistes capillaires, au moyen de caricatures anciennes d'origine anglaise, très rares et très précieuses. Mais il faut ajouter que le caricaturiste n'a exagéré, qu'à peine, la hauteur des coiffures, et que sa fantaisie s'est presque uniquement exercée à des variations sur un sujet facile.

* * *

Une jolie chevelure, joliment arrangée, est un cadre charmant pour un visage de femme aimable. Elle met en valeur le teint, les lignes de la figure et la grâce du chapeau, qui, à son tour, lui donne, par opposition, du moelleux et du relief. C'est pour cette raison que les femmes ont toujours particulièrement soigné leurs coiffures, et c'est pour cette raison encore qu'elles ont parfois, dans la recherche du nouveau, touché à l'aliénation mentale pure et simple.

Esclaves de la mode, les femmes s'ingénient



M. DES FAVEURS A LA PROMENADE A LONDRES

Ma Coiffure en effet ressemble au Colombier ;
Puisque tous ces Pigeons viennent s'y reposer.
Mais en tirant dessus Anglais qu'allez vous faire,
Faut-il pour nos Folles, vous rendre téméraires ?

tantôt à s'aplatir et tantôt à s'arrondir. Elles n'ont de cesse qu'elles n'aient corrigé, dans un sens ou l'autre, les aspérités qu'elles doivent à la nature. Tous les genres de rembourrage et de débouillage, de aepumage et de remplumage, ont été successivement essayés, jusqu'aux dernières limites. Les coquettes ont ce don, elles qui remarquent si bien les plus légers défauts des hommes, d'être tout à fait réfractaires au ridicule, quand il s'agit de leur accoutrement.

En ce qui concerne la coiffure, il y a eu, dans l'histoire, quelques années de délire, soit en hauteur, soit en largeur, soit en profondeur. Nous allons audier deux ou trois de ces époques mémorables.

Les femmes de l'antiquité aimèrent les coiffures simples, et, à l'exception de quelques Romaines de la décadence, se contentèrent de modestes assemblages rehaussés parfois d'un voile, d'une fleur ou d'un ruban.

Au XIIe siècle, les femmes portèrent les cheveux librement déployés et ramenés sur la poitrine en deux fortes nattes. Les chaperons du XIIIe siècle sont déjà un vague essai, une indication de "gisafisme". Puis les cheveux retombèrent jusqu'à l'époque du touret et des escornions. Au début du XVe siècle, les femmes étaient mûres pour une folie. Alors se développèrent les "cornes" et le "hennin". Il y eut toutes sortes de hennins, simples, à doubles cornes, ronds, con-



Vengeance pour Réparation de l'Insulte faite à la Frisure Moderne

ainsi atteint l'impossible, on chercha l'impossible dans la garniture. On fixa sur le hennin des voiles de toutes sortes. Les uns sortaient de la pointe pour retomber sur les épaules, les autres se superposaient et se juxtaposaient un peu partout le long du cône, et on en vit encore qui, raides et empesés, étaient arcbutés sur de formidables armatures de fer.

Les hennins contournés, ajourés, avec des reliefs et des broderies, devinrent tellement biscornus que la religion s'en mêla et que les prêtres crièrent haro sur le bonnet. Le frère Thomas Conette, un prédicateur fameux, tonna contre le hennin avec rage. Un chroniqueur des temps lointains nous a laissé de curieux renseignements sur cette violente et inutile campagne. "Les femmes, écrit-il, — nous avons, pour la facilité de la lecture, modernisé un peu le texte trop archaïque, quoique le vieux français soit délicieux pour ceux qui l'aiment et le comprennent, — portaient de hauts atours sur leurs têtes, de la longueur d'une aune environ, aigus comme des clochers, d'où pendaient par derrière, comme des étendards, de longs crêpes à riches franges. Le frère Thomas Conette avait cette façon de coiffure en telle horreur, que la plupart de ses sermons s'adressaient à ces atours des dames, avec les plus véhémentes invectives qu'il pouvait songer, sans épargner toutes espèces d'injures dont il se pouvait souvenir, dont il usait et déboquait à toute bride contre les dames usant de tels atours, qu'il nommait les "hennins".

"Pour les rendre plus odieux au peuple, il attirait tous les enfants du lieu où il prêchait et il leur donnait de petits présents pour les engager à crier et à huer les hennins. Quand ces enfants voyaient venir au pèche du frère Thomas une

dame ainsi atournée, fût-ce en pleine assemblée, ils criaient : Au hennin ! Au hennin ! sans interruption, jusqu'à ce que cette dame fût partie ou se fût débarrassée de ses atours. Ces petits enfants étaient si animés contre les hennins que, lorsque les grandes dames quittaient, par honte, les assemblées, ils couraient après et les poursuivaient de leurs huées. Les choses en vin-



L'incendie des coiffures

rent si avant qu'ils prenaient des pierres et les jetaient contre les hennins... Les dames ainsi attifées n'osaient plus sortir en public ou n'vnaient plus au sermon du frère Thomas que déguisées et avec une coiffure de simple linge comme les femmes de bas étage.

"Partout où le frère Thomas allait, les hennins disparaissaient, à cause de la haine qui leur était vouée. Chose

qui réussit quelque temps, jusqu'à ce que le précheur fût parti.

"Après son départ, les dames relevèrent leurs cornes et firent comme les limaçons qui, lorsqu'ils entendent quelque bruit, se retirent et resserrent leurs cornes : le bruit passé, ils les relèvent encore plus qu'avant. Ainsi firent les dames, car les hennins ne furent jamais plus grands qu'après le départ du frère Thomas."

Cette petite histoire prouve tout simplement qu'il n'y a pas de loi au-dessus de la mode, et que personne au monde ne peut braver la coquetterie.

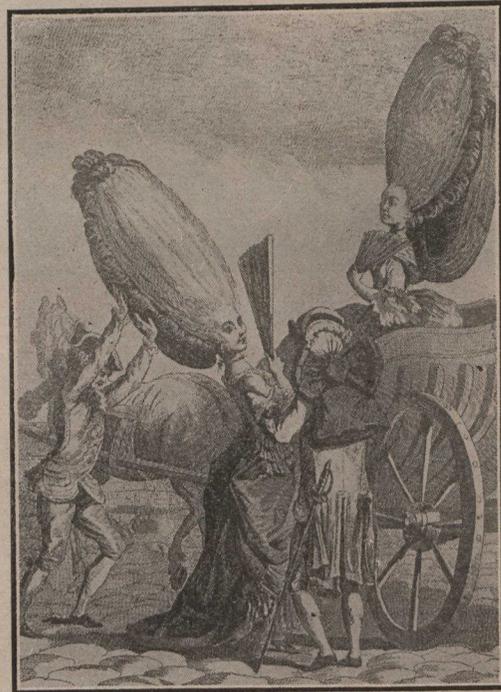
Comme tout a une fin, le hennin disparut. Il eut une mort douce et lente. Il s'adoucit peu à peu, devint modeste, et au bout du compte, lors de la Renaissance, s'arrondit en capuchon.

Pendant de longues années, la coiffure féminine resta ainsi dans des proportions à peu près raisonnables. Il y eut bien, par-ci, par-là, quelques crises, quelques éruptions de mauvais goût, mais cela ne dura pas et n'alla jamais à l'insensé. Le duc de Saint-Simon nous a raconté, dans ce spirituel langage qui est le sien, la fin d'un de ces accès de la mode, déterminée par la femme de l'ambassadeur de Grande-Bretagne, à la fin du règne de Louis XIV :

"La femme du duc de Shrewsbury était une grande créature et grosse, hommasse, sur le retour et plus, qui avait été belle et qui prétendait l'être encore ; toute décolletée, coiffée derrière l'oreille, pleine de rouge et de mouches, et de petites façons. Dès en arrivant, elle ne douta de rien, parla haut et beaucoup, en mauvais français, et mangea



A la sortie de l'Opéra



DÉPART DE LA PROMENADE du Boulevard de Paris

dans la main à tout le monde. Toutes ses manières étaient d'une folle, mais son jeu, sa table, sa magnificence, jusqu'à sa familiarité générale, la mirent à la mode. Elle trouva bientôt les coiffures des femmes ridicules, et elles l'étaient en effet. C'était un bâtiment de fil d'archal, de rubans, de cheveux et de toutes sortes d'affiquets de plus de deux pieds de haut, qui mettait le visage des femmes au milieu de leurs corps, et les vieilles étaient de même, mais en gazes noires. Pour peu qu'elles remuassent, le bâtiment tremblait et l'incommodité en était extrême. Le roi, si maître jusque des petites choses, ne les pouvait souffrir. Elles duraient depuis plus de dix ans, sans qu'il eût pu les changer, quoi qu'il eût dit et fait pour en venir à bout. Ce que ce monarque n'avait pu, le goût et l'exemple d'une vieille folle étrangère l'exécuta avec la rapidité la plus surprenante. De l'extrémité du haut, les dames se jetèrent dans l'extrémité du plat, et ces coiffures, plus simples, plus commodes, et qui siéent bien mieux, durent jusqu'à aujourd'hui. (Epoque où le duc de Saint-Simon écrivait.) Les gens raisonnables attendent avec impatience quelque autre folle étrangère, qui défasse nos dames de ces immenses rondaches de paniers, insupportables en tout à elles-mêmes et aux autres."



A la promenade

(La fin au prochain numéro)

RÉCRÉATION EN FAMILLE

FAIRE SAUTER UN OEUF D'UN VERRE DANS UN AUTRE.

Il n'est pas inutile de faire observer que les gaz, quoique invisibles quand ils sont incolores comme l'air, peuvent exercer des actions mécaniques sensibles lorsqu'ils sont animés de mouvements rapides.



En soufflant avec beaucoup d'énergie dans un verre à bordeaux contenant un oeuf dur, on arrive à faire sauter cet oeuf en dehors du verre. Avec de l'adresse et de la force des poumons, il n'est pas impossible, sous l'action du courant d'air ainsi développé, de faire passer l'oeuf d'un verre dans un autre placé à côté.

DEVINETTE

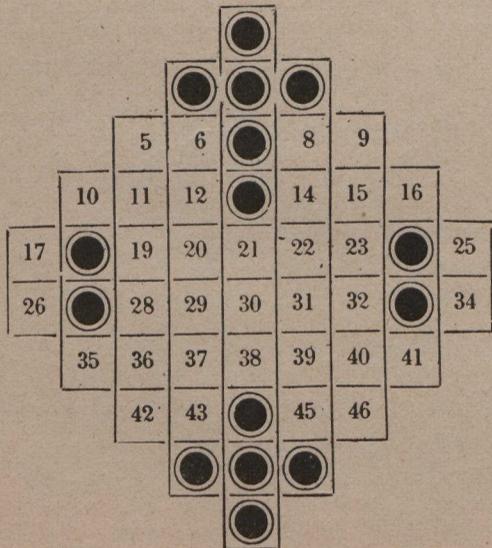
Quelle ressemblance y a-t-il entre une jeune fille et une serrure ?

CHARADE FANTAISISTE

Mon Premier est couvert de plumes.
 Mon Second est couvert d'un poil noir assez beau.
 Mon Troisième, crainte de rhumes,
 Est garni d'un moelleux duvet.
 Mon Dernier est maître de la terre ;
 Ainsi le veut le divin Créateur.
 Mon Entier est superbe fleur,
 Dont chacun orne son parterre.

LE SOLITAIRE

On enlève le fichet 13 du Solitaire complet. On devra terminer par la figure suivante :



OEUFS DANS UNE CARAFE

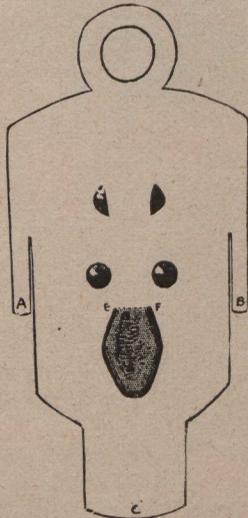
On voit quelquefois (ou du moins on voyait beaucoup autrefois) à l'étalage des fruitiers, un ou plusieurs oeufs dans une carafe dont le goulot est trop étroit pour avoir pu leur livrer passage.

Pour faire entrer un oeuf dans une carafe, il suffit de le laisser tremper pendant quelques heures dans du vinaigre. La coquille s'amollit par la dissolution de sa partie calcaire, et il devient facile de le faire passer par cette petite ouverture. Une fois entré, on verse dessus un peu d'eau fraîche pour redonner du ton à la coquille, qui n'est d'ailleurs qu'une pellicule.

LE PETIT GRIMACIER



Ceci est destiné à amuser votre petite soeur ou votre petit frère. Percez les yeux, la bouche, la fente du bas, et les traits noirs A et B placés près des oreilles. Découpez aussi tout autour le second dessin, y compris le rond du haut, qui servira à mettre un doigt.



Détachez la langue tout autour, sauf à la ligne E, F. Placez la tête sur le second dessin. Introduisez la langue dans la bouche et faites-la sortir par devant. Idem pour les languettes A et B et la patte C, destinées à maintenir le tout.

Si vous avez renforcé le papier en le collant sur du carton mince ou du papier fort, vous aurez plus de résistance.

Introduisez alors l'index dans la bouche au haut et, en tenant le bonhomme avec les autres doigts de la même main, montez et descendez le doigt ; la langue et les yeux marcheront d'une façon comique.

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES PARU DANS LE DERNIER NUMERO

Blancs :

- 14 à 9
- 22 — 18
- 23 — 18
- 16 — 11
- 24 — 19
- 35 — 14
- 15 — 4 gagnent.

DEVINETTE



—Voilà bien notre corde de bois ; mais où est le marchand, afin que je lui dise de nous amener ce bois ?

ACIDE FLUORHYDRIQUE. — GRAVER SUR DU VERRE AU MOYEN DE CET ACIDE

L'acide fluorhydrique est un liquide incolore, fumant, pesant un peu plus que l'eau (1,06), et que l'on obtient en chauffant dans une cornue de plomb du "fluorure de calcium" réduit en poudre et de l'"acide sulfurique" concentré.

Ce liquide, extrêmement dangereux à manier, puisque une goutte tombée sur la main y occasionne une inflammation formidable, souvent suivie de mort, a la propriété d'attaquer vivement le verre et de le corroder promptement.

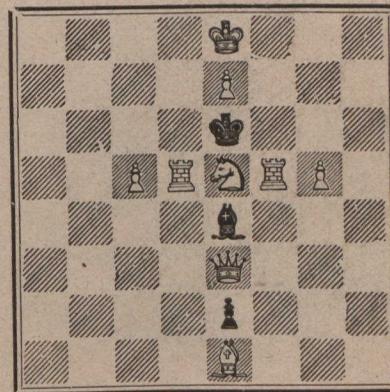
La vapeur de l'acide fluorhydrique a la même propriété, mais le verre n'est pas alors corrodé de la même manière. Si l'on se sert de la vapeur de l'acide, les traits formés sont translucides ; si l'on se sert de l'acide liquide, ils sont absolument transparents, comme le reste du verre.

Pour graver sur du verre, on recouvre ce dernier d'un vernis quelconque, et on dessine ensuite avec une pointe ou une plume, qui enlève le verni isolant partout où il faut. On présente ensuite la plaque à la vapeur de l'acide fluorhydrique, ou bien on étend l'acide liquide sur le verre, au moyen d'un pinceau. Pour produire de l'acide gazeux, on n'a qu'à chauffer à découvert, sur un têt de terre ou de plomb — mais plutôt de plomb, — un peu de fluorure de calcium pulvérisé et d'acide sulfurique concentré.

Le fluorure de calcium se nomme également : "spath fluor" et "fluat de chaux".

PROBLEME D'ECHECS

Noirs, 3 pièces.



Blancs, 9 pièces.

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups.

LE MERVEILLEUX TONIQUE

VIN MARIANI

**ENRICHIT
LE SANG,
LES NERFS,
ET LE GERVEAU**

PAGE DE SAINT NICOLAS

LA BREBIS

(Vers à réciter)

Aux mauvais traitements de tous les animaux
La brebis se voyait en butte, étant sans armes.
Lasse un jour de souffrir, elle vint tout en larmes
Se plaindre au roi des dieux de l'excès de ces maux :

—C'est vrai, dit Jupiter, et contre les offenses
J'aurais dû te donner au moins quelques défenses.
C'est un injuste oubli : je veux le réparer,

Je veux relever ta faiblesse.

Ma douce créature, il ne faut plus pleurer ;
A partir de ce jour, malheur à qui te blesse !
Voyons, veux-tu des dents ou des griffes d'acier ?

—Non, je ressemblerais au méchant carnassier.

—Veux-tu, dans un crochet, le fiel de la vipère ?

—Non, l'on me haïrait comme un serpent, mon
[père.

—Veux-tu, comme le bouc, des cornes à ton front ?

—Non, à se quereller je vois le bouc trop prompt.

—Eh bien, que veux-tu donc ? car, je dois t'en

[instruire,

Il faut, pour être craint, être en état de nuire.

—Si c'est ainsi, dit la brebis,

Laissez-moi donc comme je suis ;

Je saurai souffrir et me taire.

La force m'aurait plu, mais peut-être qu'après,

Étant forte, et pouvant le mal, je le ferais.

J'aime encore mieux souffrir le mal que de le

Et, depuis, la brebis ne se plaignit jamais. [faire.

LOUIS RATISBONNE.

LE MEILLEUR MOMENT DE LA JOURNÉE

“Moi, dit Henriette, j'aime mieux le matin,
parce qu'on a toute la journée devant soi pour
jouer, et ça fait beaucoup, beaucoup de temps
pour s'amuser à la poupée, à la dinette, au voyage,
à tout ce qu'on veut.

—Le matin, dit Pierre, il faut faire ses devoirs,
apprendre ses leçons, et ce n'est pas très amusant.
Ensuite, on part pour l'école ; l'hiver, c'est
ennuyeux d'être dehors. Quand je rentre, j'ai
trop froid aux pieds pour être content tout de
suite. Mais, quand j'ai mis mes pantoufles,



“Nous nous amusons autour de la table”

quand je suis bien réchauffé, je montre mes bons
points à maman, elle m'embrasse, et puis nous
nous amusons tous autour de la table à découper
des bêtes en papier ou à dessiner des bonshommes,
pendant que maman nous lit de belles histoires.
Oh ! j'aime beaucoup ce moment-là.

—Pourquoi ne lis-tu pas toi-même des histoires ?
lui demande sa sœur. Tu es bien paresseux. Moi
j'en lis, et si vite que j'ai fini la moitié d'un volume
en une journée.

—Oui et tu vas si vite, si vite, comme tu dis,
que tu ne comprends rien à ce que tu lis. Moi,

quand je rencontre des mots que je ne comprends
pas, ça m'ennuie ; mais, quand maman lit, on
comprend tout.

—Et toi, Paul, quel moment aimes-tu le mieux ?



“Oh ! ça, c'est le plus bon moment”

—Je ne sais pas, dit le gros Paul, un peu embarrassé.
J'aime bien quand je joue au cheval. Et j'aime aussi le dessert,
surtout quand il y a de la crème. Oh ! ça, c'est le “plus bon” moment.

—Et la petite sœur ? Elle est trop petite pour
savoir, dit Henriette, en embrassant le bébé d'un
air de petite maman.

—Moi, je le sais ! s'écrie Pierre. C'est quand
maman va la border, le soir, dans son petit lit, en



“C'est quand maman va la border”

lui apportant un bonbon, et l'embrasse si doucement,
si doucement, que la petite sœur dit toujours : “Encore”.

—Et moi, dit la bonne, qui les écoutait en recommandant
du linge, mon bon moment, c'est quand vous êtes tous couchés
et qu'on n'entend plus votre vacarme dans la maison. On respire,
au moins, pendant quelques heures.”

Les trois enfants coururent vers leur mère.



“C'est quand ils jouent de bon cœur”

“Quel est le moment que tu aimes le mieux pendant la journée ?”

Et Pierre grimpe sur le dossier de sa chaise pour mieux l'embrasser, et Henriette monte sur ses genoux, et Paul se hausse sur ses pieds pour lui donner un baiser.

Maman embrasse tout le monde et répond :

“C'est quand j'entends mes petits enfants jouer de bon cœur et de bonne amitié, quand ils cherchent à se faire plaisir, à se rendre service, à penser aux autres. Cela n'arrive pas tous les jours, et quelquefois c'est le matin, quelquefois c'est le soir ; mais toujours, quand ce moment vient, c'est pour moi le meilleur.”

S. L.

GRAND CONCOURS POUR LES ENFANTS

QUESTIONS

1. Quel est le nom de ce héros canadien qui, avec 16 compagnons et quelques sauvages, tint tête pendant plusieurs jours à 700 Iroquois qui venaient fondre sur Ville-Marie et Québec, et dont la mort sauva la colonie des plus grands ravages ?

2. Quelle fut la mère du roi de France, Saint-Louis ?

3. Citez une petite île de l'Atlantique, célèbre parce qu'au siècle dernier, un des plus grands hommes de l'univers y mourait prisonnier.

4. Trouvez un nombre composé de deux chiffres, tels que leur somme soit 14, et que, si l'on intervertit l'ordre des chiffres, ce nombre diminue de 18 ?

Toutes les lettres relatives au concours devront être adressées comme suit : Saint-Nicolas, bureau de l'Album Universel, Montréal. On recevra les réponses jusqu'au 6 JUIN inclusivement, tel qu'il a été dit déjà.

CORBILLE DE DEVINETTES

SOLUTIONS DES PROBLEMES POSES DANS
LE No DU 25 AVRIL

1. LETTRES EN TROP

1. lAVoir, loir. — tAlra, rat. — aLLier, raie. — fRANce, cerf. — TancHe, cane. — OMicron, ciron. — aMbrE, bar. — COupole, poule. — noceUR, once. — anTÉE, âne. — EPure, pre. — tachEE, chat. — A vaillant homme courte épée.

2. CHARADES NAIVES

2. Charpie, chiendent, potage.
Ont deviné : Jules Guilbert, Rose-Anna Thérèse, Lumina Inéoret, Montréal ; Georges Blanche, Roberval ; Amédée Roy, Québec ; Marie-Louise Blanchard, Anna Blanchard, Saint-Hyacinthe.

NOUVEAUX PROBLEMES

1. CASSE-TETE — ANAGRAMME

Ajoutez deux des lettres ci-dessous à chacun des mots suivants pour en former le nom d'un végétal. Les lettres ajoutées fourniront dans le même ordre un proverbe de sept mots bien connu.

AAA EEEEE II L MM N OO PP Q RRR
SSSSS UUU

Larme, Soi, Soir, Pétase, Muer, Mare, Cire, Crises, Train, Acier, Pliure, Moire, Cain, Afin, Rat.

2. ENIGME

J'affecte la forme ronde,
Et me trouve dans le cœur ;
On me forme dans le monde,
J'y complète le bonheur.
J'évite pourtant la terre
Et me niche dans les rocs ;
Mais la subtile Angleterre
Me cache dans ses docks ;
Enfin, soit mauvaise ou bonne,
Je suis dans toute action,
Et sans moi jamais personne
Ne dirait ni oui ni non.

Les solutions seront publiées dans le numéro du 6 juin, ainsi que les noms de ceux qui les auront trouvées.

LE PARADIS DES CYCLISTES

L'Amérique, pays neuf, a tous les agréments des pays neufs incontestablement, mais en présente aussi tous les inconvénients.

Il est certain que nulle part ailleurs les moyens de locomotion modernes sont aussi bien établis. Les chemins de fer sont construits à la perfection : on sent, à les parcourir, que les ingénieurs n'ont pas eu à s'inquiéter de voies précédemment établies et que les canaux et les routes ne les ont guère gênés. Les chemins de fer ont été là les premières voies de communication que l'on ait songé à installer, et les compagnies de "rail-road" n'ont pas eu à prendre la place des diligences. Dans ces conditions, les chemins de fer ont pu être très facilement et très pratiquement établis.

Mais, par contre, les chemins de fer seuls constituent tout le réseau des communications. Les routes, à proprement parler, n'existent pas. Elles seraient d'ailleurs parfaitement inutiles, car les transports s'effectuent si commodément par voie ferrée, si les nouveaux modes de locomotion, le cyclisme et l'automobilisme, n'avaient pas, en Amérique aussi, engoué les populations.

Le cyclisme et l'automobilisme sont nés en Europe, en France, — dans ce pays merveilleusement doué de routes larges et unies, que l'Etat et les communes ont toujours entretenues à prix d'or, alors même que le charroi devenait de plus en plus rare. Le cyclisme et l'automobilisme ont, certes, été inventés par des esprits amoureux de grand air, qui ont cherché à utiliser les splendides voies que les rouliers et les diligences avaient désertées.

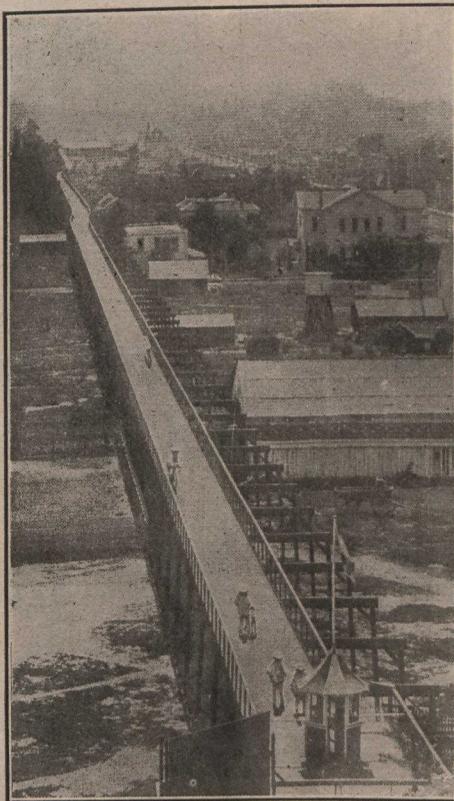
Jamais ces modes de locomotion n'auraient dû être introduits en Amérique. Mais ils sont trop "nouveau-jeu", ils donnent trop de sensations violentes et curieuses, ils procèdent trop de la mécanique pour que les Américains, aussi bien du reste que tous les peuples, ne se soient pas enthousiasmés pour eux.

C'est la bicyclette surtout qui est devenue une fureur. Comme elle est d'un volume réduit, d'un entretien facile, d'un prix accessible, dans le monde entier, chacun a voulu en posséder une. Aussi, le voyageur qui débarque dans les pays les plus éloignés, dans des pays qu'il s'imaginerait volontiers reculés et arriérés, est-il surpris de rencontrer, avant tout, un cycliste se pavanant sur son frêle engin d'acier. Il y a des cyclistes partout : dans l'Afrique centrale, en Papouasie, en Islande, dans la brousse asiatique et les pampas sud-américaines ; il y en a dans tous les coins du globe — sans souci aucun du cyclisme qu'ils peuvent y faire, sans préoccupation donc du manque absolu de routes !

D'ailleurs, il est convenu que la bicyclette et son cavalier peuvent passer n'importe où, l'un portant l'autre le plus souvent, sans doute, mais ils passent quand même. On a vu des cyclistes entreprendre le tour du monde, traverser à bicyclette les deux continents, s'engager à travers les cleftes les deux continents, s'engager à travers les forêts vierges, les steppes ou les glaciers. A coup sûr, pour cycler dans ces conditions, il n'est guère besoin de routes, — car les neuf-dixièmes du che-

min se font à pied. Cependant, on comprendra sans peine aucune qu'aller ainsi pédestrement, c'est fort peu goûter le charme de la salubre et amusante "ballade à bécane". C'est également ce qu'ont compris les cyclistes amateurs des pays lointains, où les routes sont précaires.

Aussi, aux abords des grandes villes du monde, a-t-on cherché à établir des voies soigneusement entretenues, où seuls les bicyclistes ont le droit de s'aventurer. Ces voies, pour les Européens, n'auraient que le défaut d'être un peu courtes, car les Européens sont, à cet égard, des favorisés : ils peuvent librement s'élancer sur l'inextricable réseau de leurs grandes routes et n'être limités que par leur propre fatigue ; mais, pour les habitants des autres contrées, ces voies consti-



Vue à vol d'oiseau de la voie cycliste aérienne de Californie

tuent une piste suffisante sur laquelle ils peuvent prendre de joyeux ébats.

Toutes les grandes cités des Etats-Unis sont ainsi pourvues de chemins cyclables. Mais, le plus curieux d'entre eux est à coup sûr celui qui relie les villes de Los Angeles et de Pasadena, en Californie.

Il a été construit par les soins d'une compagnie à la tête de laquelle se trouvent MM. Horace Dobbins et H.-H. Markham, en 1897. Il constitue une merveilleuse piste de neuf milles de long, qui serpente à travers une campagne ravissante. On peut donc y faire une très belle et assez longue "ballade" qui, à plus d'un titre, présente un intérêt inattendu. Car la voie cyclable est aérienne : elle est établie, ainsi que l'on peut s'en rendre compte, par les photographies qui accompagnent cet article, sur des piliers en bois, et présente l'aspect d'une interminable passerelle. La voie est formée de planches de sapin parfaitement jointes et n'oppose aucun obstacle à la route. On roule délicieusement, sans crainte des voitu-



Une courbe sur la voie cycliste aérienne

res, des piétons, des mille inconvénients que pourrait présenter une voie cyclable au niveau du sol.

A chaque extrémité se trouvent des garages confortablement installés et des bars pour se rafraîchir.

L'entreprise se complique d'un casino, où sont réunies diverses attractions qui complètent la promenade et lui donnent un but. C'est absolument charmant. Le soir, la voie est éclairée par une multitude de lampes électriques, elle s'étend au loin dans la campagne comme un serpent lumineux, on glisse sans bruit, dans une atmosphère calme et douce, parfumée des senteurs des oranges et des grenadiers, — car la Californie possède un climat béni et une nature enchantée.

Les cyclistes californiens sont heureux et les actionnaires de la compagnie encaissent de gros bénéfices, malgré le prix modique de dix cents d'entrée par personne, lesquels sont suffisamment rémunérateurs, étant donné que les cyclistes de Los Angeles et de Pasadena sont au nombre de plus de cent mille !

Aussi, songe-t-on à élargir la voie cyclable. A l'heure actuelle, quatre bicyclistes peuvent y passer de front ; cela suffit. Mais, avec les progrès de la locomotion moderne que suivent avidement tous les Yankees, beaucoup de cyclistes californiens se sont mis à faire de l'automobilisme. Il y a environ dix mille automobilistes dans les deux villes que relie la voie cyclable. Ces dix mille automobilistes détraquent leurs moteurs sur les pavés des rues et des routes invraisemblables de la banlieue. Ils ont demandé à la compagnie l'autorisation de circuler sur la voie cyclable. Elle n'a pu raisonnablement être accordée qu'aux possesseurs de motocycles. Quant aux propriétaires de voitures, ils devront attendre encore un peu. Les travaux d'élargissement seront rapidement exécutés, car en Amérique, les constructions, de quelque nature qu'elles soient, ne traînent guère.

C'est ainsi que, ne pouvant bénéficier de jolies promenades à faire à bicyclette sur de belles routes pour ainsi dire illimitées, les cyclistes des pays trop neufs trompent leur désir de grand air et se donnent la sensation de la vitesse sur leurs chevaux d'acier.

Après tout, cela les force à limiter leur effort et les empêche d'entreprendre des voyages que toutes les constitutions ne peuvent pas supporter. Car si la bicyclette constitue un excellent exercice physique et un merveilleux moyen de promenade "prise à petites doses", elle devient presque un instrument de torture et peut occasionner des troubles très graves, quand, sans grand entraînement préalable, on s'embarque dans des expéditions au-dessus de ses forces et que l'on n'achève que par amour-propre, — car l'amour-propre du cycliste, quoique soit puisque nuisible, est immense et généralement répandu sur la corporation.

PENSÉES

Les malheurs ne sont bons qu'à oublier.

* * *

Le coq du village est généralement une oie.

* * *

Une ignorance complète vaut mieux qu'une érudition mal digérée.

* * *

Les esprits se mettent bien plus difficilement d'accord que les coeurs.

* * *

Nous jugeons nos faiblesses avec le coeur et celles des autres avec la raison.

* * *

Oh ! ne souhaitez pas un trop long avenir, Si tout votre bonheur est de vous souvenir.



La voie cycliste aérienne traversant la ville de Pasadena

J'ai Découvert Une Guérison pour le RHUMATISME

Ecrivez-moi.

Ne m'envoyez pas d'argent.

N'importe quelle personne honnête qui souffre de Rhumatisme est invitée à profiter de cette offre.

Je suis spécialiste pour le Rhumatisme et j'ai traité plus de cas, je crois, que n'importe quel autre médecin. Durant 16 ans, j'ai fait 2,000 expériences avec des drogues de toutes sortes, et essayé tous les remèdes inventés tout en cherchant le monde entier pour découvrir encore quelque chose de mieux. Neuf ans passés, je découvris enfin en Allemagne une préparation chimique précieuse qui, en combinaison avec mes autres découvertes, me donna un remède sûr.

Je ne prétends nullement pouvoir convertir les jointures osseuses en chair; mais je puis guérir la maladie à toutes les phases, complètement et pour toujours. C'est ce que j'ai fait amplement cent mille fois.

Je connais mon remède si bien que je vous permettrai d'abord de l'essayer. Ecrivez-moi simplement une carte postale me demandant mon livre sur le Rhumatisme et je vous enverrai un ordre sur votre pharmacien pour six bouteilles du Remède du Dr Shoop contre le Rhumatisme (Dr Shoop's Rheumatic Cure). Prenez-le pendant un mois à mon risque. S'il réussit, il ne vous coûtera que \$5.50. S'il échoue, je paierai moi-même le pharmacien et votre simple parole en décidera.

Voilà exactement ce que je veux dire. Si vous dites que les résultats ne sont pas comme je le prétends, je n'accepterai par un sou de vous.

Je n'ai pas d'échantillons. N'importe quel simple échantillon qui peut affecter un rhumatisme chronique doit être rempli de drogues fort dangereuses. Je n'emploie point de telles drogues, et c'est folie de les prendre. Il faut expulser la maladie du sang. C'est ce que mon remède fait, même dans les cas les plus difficiles et les plus opiniâtres. Il a guéri les cas les plus invétérés que j'aie jamais vus. Or dans toute ma pratique — au cours de toutes mes 2,000 expériences — je n'ai jamais trouvé quelque autre remède capable de guérir seulement un cas de maladie chronique sur dix.

Ecrivez-moi aujourd'hui et je vous enverrai mon ordre pour la médecine. Essayez mon remède pendant un mois, car il ne pourra jamais vous nuire. S'il échoue, il est gratuit.

Adressez, Dr Shoop, Boîte 80, Racine, Wis.

Les cas doux, non chroniques, se guérissent souvent avec une bouteille ou deux. En vente chez tous les pharmaciens.

L'INTERIEUR DE NOTRE PLANÈTE

Depuis longtemps on argumente contre ou pour la solidité du globe terrestre.

Les uns disent qu'on trouve du feu au centre de la terre, les autres de l'eau.

Au commencement du siècle, un savant professeur soutenait, pour des raisons astronomiques, que la plus faible épaisseur de la croûte terrestre doit être d'au moins 1,000 kilomètres, afin d'empêcher sa déformation.

Le globe doit être aussi rigide que du verre, pour ne pas se boursoufler comme un gâteau au four, lorsqu'il subit les attractions variées de certains astres.

Aujourd'hui, on tire un second argument des marées.

Les forces d'attractions combinées du soleil et de la lune sont si grandes que la croûte terrestre, fût-elle en acier, si elle ne mesurait que 500 kilomètres seulement, céderait comme du caoutchouc, s'élèverait et retomberait suivant un flux et un reflux particuliers.

De toutes ces considérations, il ressort que le poids spécifique de l'intérieur de la terre doit être très élevé.

CHOSSES ET AUTRES

Le Japon a 255 habitants par mille carré, et la Chine, 236.

Les fumeurs de Londres consomment tous les jours 200,000 cigares.

La Chine possède autant de dialectes différents que l'Europe entière.

En 1909, la tour Eiffel deviendra la propriété de la ville de Paris et servira de bureau météorologique.

La première mention de timbre est faite dans un écrit de Synesius, évêque de Cyrène, en l'an 300.

En France, il est illégal de prendre des grenouilles après le coucher du soleil.

Les explosions de bouilloires, aux Etats-Unis, l'an dernier, ont causé 268 morts.

Il faut, pour ensemercer un acre de terre, 3,600,000 grains d'avoine, 2,800,000 d'orge et 1,000,000 de blé.

UNE CERTITUDE

Avec le BAUME RHUMAL, plus d'enrouement, plus d'extinction de voix.

La science connaît 172 espèces de créatures aveugles, et on en découvre encore d'autres dans les grandes cavernes.

Le curare est le plus virulent des poisons connus. La millième partie d'un grain produit un puissant effet.

Ce n'est qu'en 1430 qu'on a commencé à faire systématiquement usage de lettres capitales, en écrivant ou en imprimant.

Le plus jeune monarque qui soit monté sur le trône d'Angleterre fut Henri VI, qui avait alors 8 mois et 25 jours.

Un homme de 70 ans a mangé durant sa vie près de 59 tonnes d'aliments. Le poids moyen est 165 livres pour l'Ecossois, 155 pour l'Anglais et 154 pour l'Irlandais.

Dans les encans au Japon, les enchérisseurs ne proclament pas à haute voix le montant de leurs enchères. Ils l'écrivent sur un papier et le signent, puis l'article est alloué au plus offrant.

Les anciens Grecs prenaient une attention particulière pour leurs chemins et on voyait un magnifique système de chemins pavés qui partaient d'Athènes pour se diriger dans toutes les directions de la péninsule.

L'historique service de vaisselle qui a servi à un banquet donné à Bruxelles à l'occasion d'une victoire remportée par Napoléon sur les troupes alliées, a été vendu récemment pour la somme de \$1,000.

N'ABSENTEZ-VOUS PAS DU BAL

Une des Poudres Nervines Mathieu — 18 pour 25 centins — soulagera votre mal de tête — une deuxième le guérira. — Ne contient pas de narcotiques dangereux.

La bibliothèque du congrès américain est la sixième du monde. La France vient en premier lieu, puis l'Angleterre, la Russie et l'Allemagne, avec ses grandes bibliothèques, à Munich, Berlin et Strasbourg.

Vin Mariani

Pour les hommes surmenés, les femmes faibles et les enfants délicats.

MERVEILLES DU CIRQUE BARNUM



Enorme géant souhaitant bonjour à la petite naine Midget. Homme sans bras dans sa chambre de toilette, tenant un peigne et une brosse avec ses pieds.

La Cie de Prêt et d'Epargne

[A Responsabilité Limitée]

Capital \$250,000 Avec pouvoir d'émettre \$1,000,000 d'obligations

Vous pouvez emprunter n'importe quelle somme d'argent

Pour acheter une Maison, une Ferme ou payer une Hypothèque sans avoir à payer aucun intérêt. Période de vingt ans ou moins pour la remetre par petits paiements mensuels, sans intérêt.

Encore un Nouveau Propriétaire

M. P. N. Breton, No 759 rue St André, Montréal, grâce au système de notre compagnie, ne paiera plus de loyer et va devenir un riche propriétaire parce qu'il a compris les avantages exceptionnels de l'Epargne qui lui a été offerte de se procurer une maison, sans intérêt, sur le capital investi et qui, en même temps, protégera sa nombreuse famille de la misère.

Nous pouvons vous rendre propriétaire vous aussi. Adoptez notre système. Prenez vos contrats tout de suite et profitez de l'émission des obligations de la Compagnie, qui aura lieu le 18 mai prochain, pour vous faire un chez-vous, sans qu'il vous en coûte un centin.

Peu importe où vous soyez, ne perdez pas de temps et consultez-nous immédiatement pour informations.

A. MILLETTE, Sec.-Trés. et Gérant. Tel. Bell Main 3394

Bureau-chef; 20 rue St Alexis, Montréal, Can.

On demande des Agents dans toutes les parties de la Puissance du Canada.

VERRET & DROLET, Agents Généraux,

No 104 RUE ST JEAN, QUEBEC.

Téléphone Bell 1630

VIN MARIANI aide la digestion et produit un sommeil paisible.

Theatre National Français

1440 SAINTE-CATHERINE

Tel. Bell Est 1736 Tel. Marchands 520

SEMAINE DU 18 MAI 1903

Grand Drama Patriotique Canadien de 1837

HINDELENG et De LORIMIER
(Par COLOMBINE)

Ainsi que les célèbres Musical Johnstons attraction de New-York.
N. B. — Jeudi, Fête de l'Ascension, Matinée mêmes prix que Soirée.

Prix, Matinées, - 10, 15, 20, 25c
Prix, Soirées, - 10, 20, 30, 40c



GANTS EN CAOUTCHOUC

Faites USAGE de ces gants et vos MAINS se conserveront FRAICHES.

GANTS DE SOIE

en bas de la valeur
20c, 35c, 40c
Extraordinairement bon marché.
Bleu, Rose, Nil, Lilas, etc., etc.

J. B. A. LANCTOT,

FABRICANT DE GANTS,

Tel. Main 3187. 152 RUE ST-LAURENT.
Corsets et Gants réparés avec soin.

60 pour cent du sucre consommé dans le monde sont extraits de la betterave.

Le gouvernement français fait avec la vente du tabac un profit de 60 à 70 millions de dollars.

LE PLUS GROS DIAMANT

Le plus gros diamant du monde entier appartient à une compagnie minière, qui lui a donné le nom de "Jubilé".

Son poids considérable est de de deux cent trente-neuf carats, et son eau est d'une pureté parfaite et sa taille irréprochable.

Sa perfection et sa régularité sont telles que, lorsqu'on le place sur les plans ou points tronqués de sa base, il se tient en équilibre parfait. Aucun défaut, ni dans sa couleur, ni dans ses proportions, et aucun "charbon" ne diminue son éclat et par conséquent sa valeur.

Cette pierre phénoménale a été découverte dans les gisements de Jagersfontein, près de Kimberley, dans l'Afrique du Sud.

PLUS DE BLONDES !

1. paraît que le nombre des chevelures blondes diminue dans de notables proportions.

C'est un savant anglais qui en a fait la remarque, et la cause en serait qu'il y a 77 brunes se mariant sur 100, tandis qu'il n'y a que 53 blondes sur 100 dans le même cas.

On ignore si les blondes ont plus d'aversion pour le mariage que les autres, ou si ce sont les brunes qui sont le plus demandées. Mais la statistique est là pour enregistrer le fait.

Les enfants bruns ou châains étant, en conséquence, plus nombreux que les blonds, il en résulte que, si cela continue, dans trois cents ans, chiffres à l'appui, les chevelures blondes auront disparu.

Et les poètes amoureux ne pourront plus chanter avec Fortunio :

Nous allons chanter à la ronde
Si vous voulez,
Que je t'adore et qu'elle est blonde
Comme les blés !"

CHOSSES ET AUTRES

Les naturalistes ont classé 48 sortes de mouches de maison.

La loi russe défend à une personne de se marier plus de cinq fois.

Mozart est l'auteur de 624 compositions minuscule. C'est un record.

Le poids moyen de l'homme est de 140 livres.

Les naturalistes connaissent 1,800 sortes de reptiles.

Six des planètes possèdent un ensemble de vingt lunes.

La police de Londres surveille 8,200 milles de rues et de routes.

Le premier papier-tenture (tapisserie) a été fait en Allemagne vers 1560.

Le jet d'eau du lac Chatswork s'élève à 267 pieds et il est alimenté par les eaux d'une montagne.

24,000 brevets d'invention ont été demandés l'an dernier dans le monde entier, et 13,000 ont été accordés.

C'est en 1363, du moins en Angleterre, qu'un individu reçut deux noms de baptême. Ce fut John-Philip Curpel.

L'an dernier, les recettes des jeux de Monte-Carlo ont été de 4½ millions, dont 2½ millions de profits nets.

UNE CHANCE

S'il est facile de s'enrhumer, il est aussi facile de guérir son rhume avec le BAUME RHUMAL.

On peut tirer de 12 cloches 479,091,000 accords ou sons différents.

Les chronomètres faits pour les vaisseaux de guerre coûtent \$400 chacun.

Un rubis d'un demi-carat vaut \$100. Un diamant d'un carat ne vaut pas plus.

Ce n'est qu'en 1538 qu'on a commencé à tenir des registres paroissiaux de naissances et de décès.

Le tir à la cible qui se fait tous les trois mois par l'escadre du nord de l'Atlantique, a coûté, en munitions, la somme de \$178,000.

Changement de Local

Je suis prêt à rencontrer tous les clients à mon nouveau magasin,

1741 RUE STE-CATHERINE

entre les rues St-Denis et Sanguinet où ils seront certains de n'avoir que du nouveau en Lunettes, Lorgons, Jumelles, Loupes, Thermomètres, Baromètres, etc.

ROD. CARRIERE

...OPTICIEN...

Diplômé du Collège d'Optique de Philadelphie. Instructeur d'Optique au Collège de Pharmacie de Montréal.

Téléphone Bell Est 2257



Pour assurer aux Bébés une peau douce et saine faites usage que du Savon

BABY'S OWN SOAP

Pur, agréable, délicat.
Se méfier des imitations

ALBERT TOILET SOAP CO, Fabricants, MONTREAL

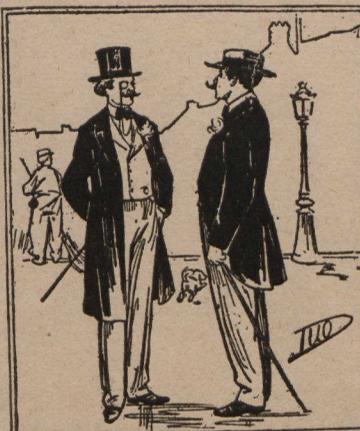


Remède sûr et efficace pour enlever promptement, et sans douleur, les Cors, Verrues et Durillons. Energique, Inoffensif et Garanti. Envoyé par la poste sur réception du prix, 25c. A. J. LAURENCE, Pharmacien, Montréal.

PLUS DE CORS AUX PIEDS !

VIN DES CARMES

Liqueur qui fait les Forts. Vin tonique qui a subi les épreuves des analyses médicales les mieux autorisées.

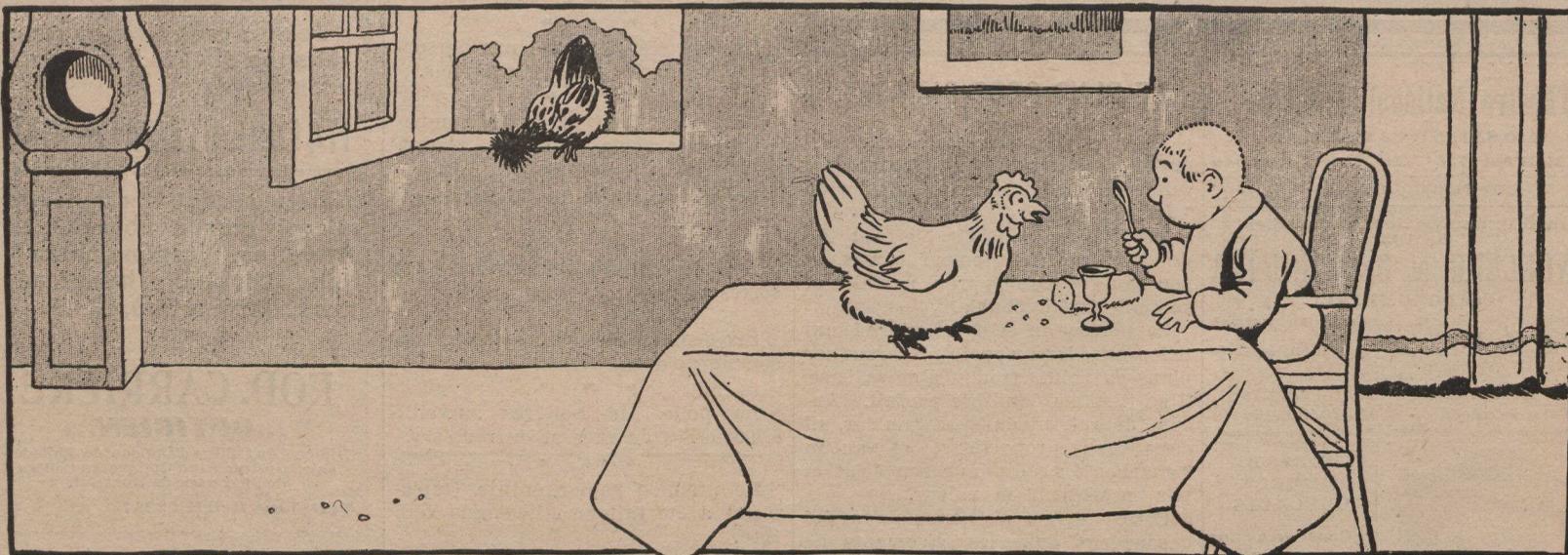


1. — Mazette, comme te voilà chic ? tu as donc hérité ?
— Non, mais j'ai trouvé un associé.

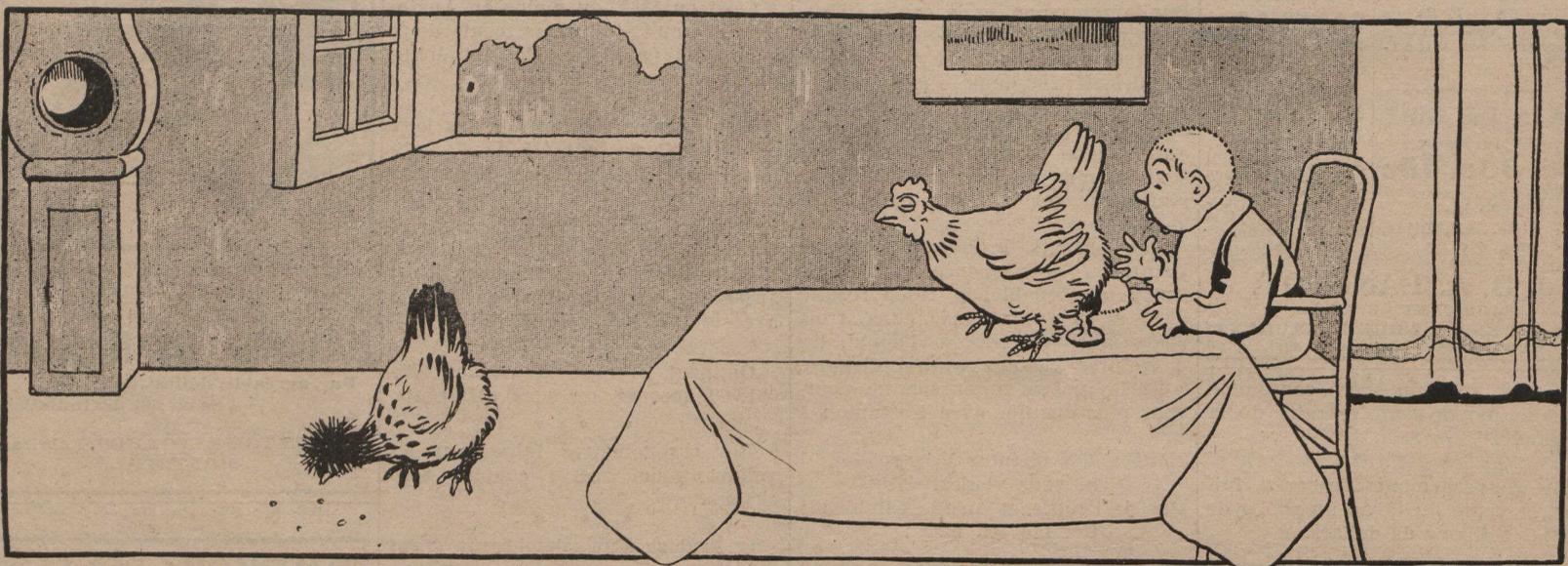


(Cinq ans après)
2.—Qu'est-ce donc, ce pauvre homme que tu promènes ?
—C'est mon associé.

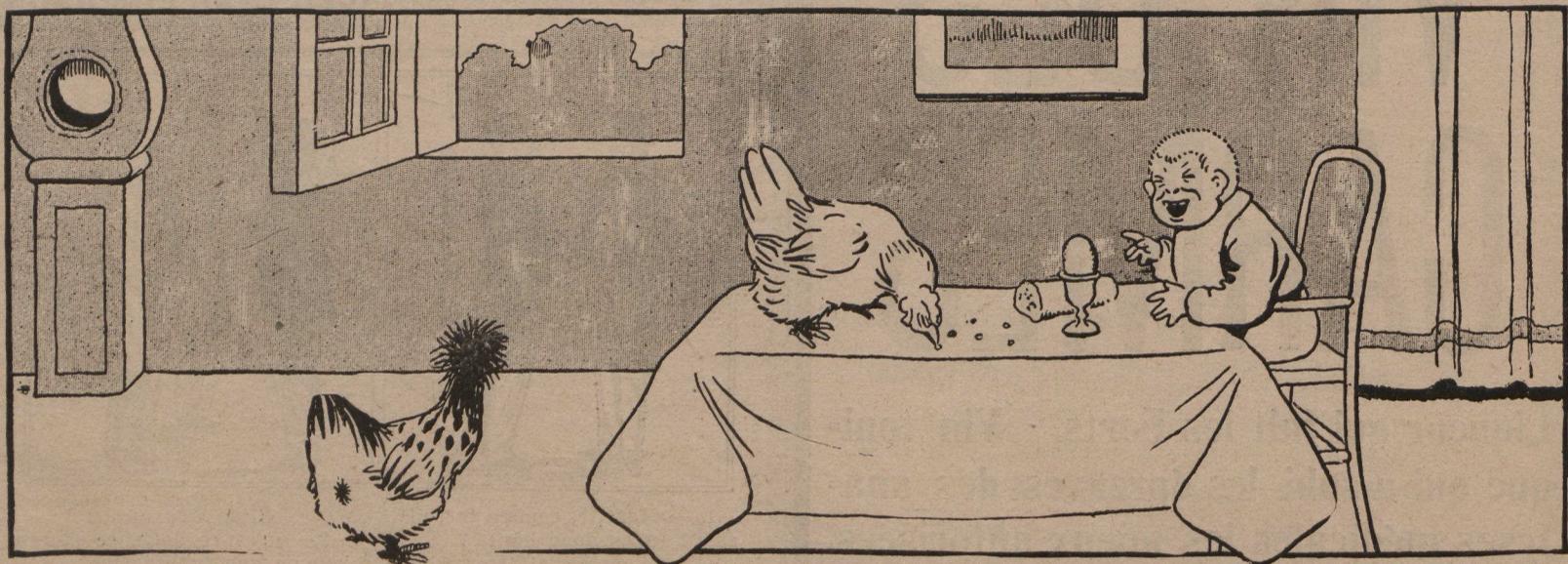
LIBRE ECHANGE



—Veux-tu laisser ces miettes de pain, vilaine poule !...



—???



—!!!